

Joseph Joùbert

Dr. W. J. LEYDS
Frankenslag 937
G.B. & V. 1888

STANLEY

LE ROI DES EXPLORATEURS

(1840-1904)



ANGERS

GERMAIN & G. GRASSIN, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
40, rue du Cornet et rue Saint-Laud

1905

Hommage de l'Auteur

Le Chevalier Joseph Joubert

VICE-PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ DES ÉTUDES COLONIALES ET MARITIMES

MEMBRE CORRESPONDANT

DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE LISBONNE

MEMBRE DE LA SOCIETÀ GEOGRAFICA ITALIANA

DU CONSEIL HÉRALDIQUE DE FRANCE

ET DU COLLEGIO ARALDICO DI ROMA

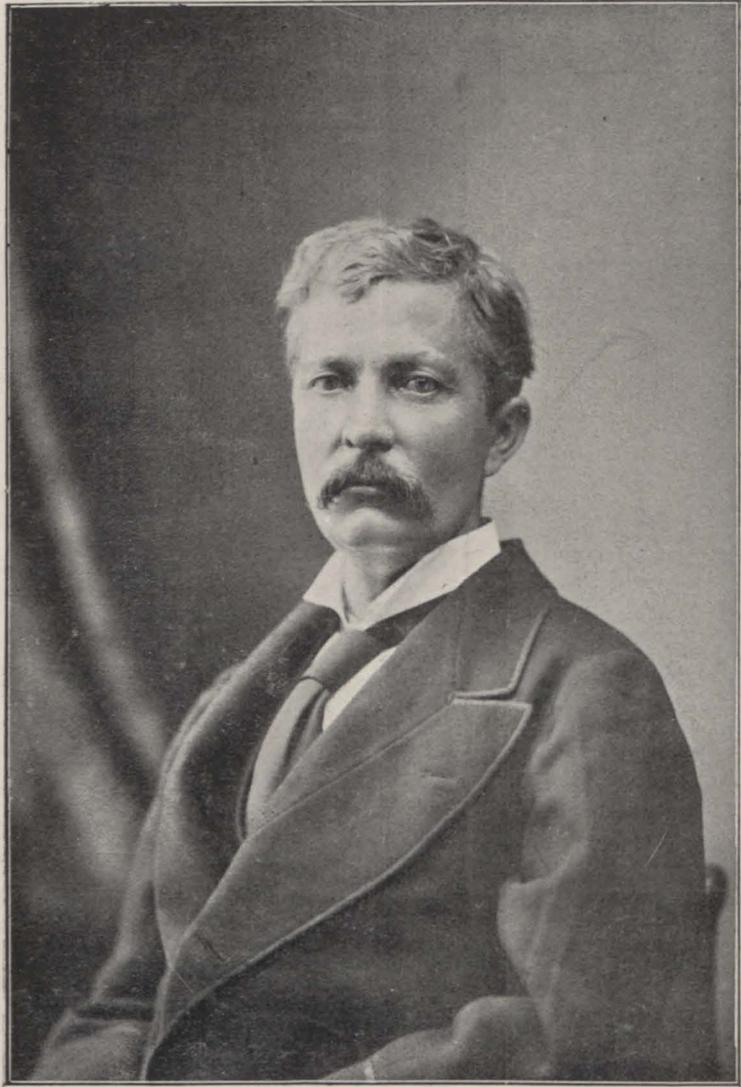
11, rue des Arènes

Angers

STANLEY

LE ROI DES EXPLORATEURS

1840 - 1904



STANLEY

Photographie gracieusement communiquée par
la Société de Géographie de Paris.

Dr. W. J. LEYDS
Frankenslag 337
GRAVENINGE

Joseph Joûbert

VICE-PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ DES ÉTUDES COLONIALES ET MARITIMES
MEMBRE CORRESPONDANT DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE LISBONNE
MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE (DE PARIS)
DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE ITALIENNE
ET DU CONSEIL HÉRALDIQUE DE FRANCE

STANLEY

LE ROI DES EXPLORATEURS

(1840 - 1904)

ANGERS

GERMAIN & G. GRASSIN, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
40, rue du Cornet et rue Saint-Laud

1905

STANLEY

LE ROI DES EXPLORATEURS

De la pléiade de voyageurs célèbres qui, parfois au péril de leur vie, ont cueilli des lauriers en explorant l'Afrique, un nom surtout se détache avec une singulière vigueur et domine de sa puissante stature l'intrépide légion. C'est Stanley ! Tel un majestueux *menhir* se dresse altier au-dessus des alignements mégalithiques qui se profilent dans la plaine spacieuse.

D'autres, comme Mungo-Park, Barth, Speke, Grant, Burton, Samuel Baker, Gehrard Rohlfs, Schweinfurth, Cameron, etc., jouissent peut-être auprès du monde savant d'une réputation plus solidement établie ; car un des principaux mérites de cet explorateur, aux amples vues *synthétiques*, a été de préciser et de coordonner avec méthode les renseignements géographiques, souvent vagues et disséminés, fournis par plusieurs de ses devanciers ; aussi a-t-on pu dire avec raison que Stanley a joué un rôle de premier plan dans la vulgarisation des questions africaines.

Livingstone, par exemple, ceint de la triple auréole du Géographe, du Médecin et du Missionnaire philanthrope, une de ces admirables natures qui, par leur sublime idéal,

honorent si grandement l'humanité, lui est, sous le rapport moral, certainement supérieur (1).

Stanley, antinomie vivante, bien qu'il s'attendrit sur le triste sort des gentilles gazelles tombant sous ses balles, ne s'est guère piqué de sentimentalité à l'égard des Noirs, bagage parfois encombrant pour un explorateur pressé d'arriver au but et résolu à se frayer une voie, par la hache et au besoin par la carabine, à travers tous obstacles : forêts inextricables, périlleuses cataractes ou terribles tribus de cannibales.

Mais ce Roi des reporters était passé maître dans l'art de la réclame *fin de siècle* ; aussi, parmi les voyageurs renommés, nul mieux que lui n'excellait à frapper l'imagination populaire. Il fut donc doublement grand, doublement célèbre : et par ses exploits mêmes et par son merveilleux talent de mise en scène, parfois trop théâtrale.

Doué d'une énergie de fer, d'une inlassable opiniâtreté, d'un extraordinaire ascendant moral sur ses compagnons, enfin « d'un génie militaire de premier ordre », comme l'a remarqué l'éminent géographe-philosophe Élisée Reclus (2), Stanley, s'il était né quatre siècles plus tôt, se serait certes acquis une étincelante renommée parmi les plus audacieux boucaniers, parmi ces *capitans* ou *condottieri* toujours prêts à mettre leur rapière aventureuse au service du prince le plus prodigue, à moins que ce génial *descobridor*, au tempérament d'irrésistible conquérant, ne se fût taillé avec sa durandal un Empire d'outre-mer !

Le héros s'est d'abord montré *Warwick* à sa manière ; s'il n'a pas *fait de rois*, il a du moins largement contribué à

(1) « Si mes rapports au sujet du terrible commerce d'esclaves qui se fait à Djidji peuvent conduire à la suppression de la traite de l'homme sur la côte orientale, je regarderai ce résultat comme bien supérieur à la découverte des sources du Nil », écrivait de Djidji sur le Tanganyka à James Gordon Bennett fils, en novembre 1871, David Livingstone, toujours préoccupé de l'idée philanthropique de l'abolition dans l'Afrique équatoriale du commerce des esclaves, de ces nègres qu'il aimait, comme de « grands enfants ».

(2) *Nouvelle Géographie Universelle — L'Afrique méridionale*, ch. iv, Congo, p. 147.

doter un monarque, Léopold II, d'une nouvelle souveraineté sur d'immenses possessions coloniales. « L'État libre du Congo », sorti de l'« Association internationale africaine » et à la puissante organisation duquel il présida comme premier Directeur, n'est-il pas en grande partie son œuvre ?

Étrange destinée que celle de cet orphelin gallois (1), sans sou ni maille, James Rowlands de son vrai nom, adopté à quinze ans par un milliardaire de la Nouvelle-Orléans, M. Henry Morton Stanley, qui, après l'avoir pris en affection, lui joue le tour de mourir sans laisser de testament ! Bientôt réduit à reprendre la dure vie des hasards, Stanley s'engage dans les rangs des « Confédérés », gagne rapidement ses galons et, comme l'immortel Cervantès, devient officier de fortune (2) avant de tenir la plume ! Puis, naturalisé *Américain*, il s'improvise *war correspondent* (3), correspondant de guerre pour le compte du *New York Herald*, prend part à cette brillante campagne du général sir Napier sur les hauts plateaux de l'Abyssinie contre le *négus* Théodoros (1867-1868) et rentre en Europe pour envoyer à la métropole yankee des lettres pétillantes de pittoresque originalité sur l'Espagne et la France. Alors M^r Gordon Bennett, qui se connaît en hommes et en écrivains, propose à brûle-pourpoint au *travelling correspondent* une délicate et dangereuse mission : courir à la recherche de Livingstone (4), cerné par les Mahdistes au cœur du continent africain.

« Le 16 octobre de l'an du Seigneur 1869, a dit Stanley, « j'étais à Madrid, rue de la Croix ; j'arrivais du carnage

(1) Né le 10 juin 1840 à Denbigh, petite ville du pays de Galles, fils de malheureux paysans, élevé dans un asile de pauvres (workhouse) et instruit à l'école primaire de Saint-Asaph.

(2) Enseigne dans la marine des États-Unis sur le vaisseau de guerre le *Ticonderoga* (1864).

(3) « A la fin de la guerre, Stanley embrassa la carrière du journaliste, dans laquelle il put donner libre essor à ses capacités et qui « lui permit de suivre la voie où il rencontra la renommée et la fortune. » — *The Geographical Journal — Obituary* (Nécrologie). Henry Morton Stanley, par E. G. Ravenstein. Juillet 1904. Londres.

(4) David Livingstone, né à Blantyre (Écosse), 1813, mort de fatigues le 1^{er} mars 1873 sur le plateau de Lobisa à Ilala (Afrique orientale). Son

« de Valence. A dix heures du matin on m'apporte une « dépêche ; j'y lis les mots suivants : *Rendez-vous à Paris ;* « *affaire importante.* Le télégramme est de James Gordon « Bennett fils, directeur du *New York Herald.* » Le surlendemain, le reporter arrive tout essoufflé au milieu de la nuit chez ce roi de la presse américaine, qu'il trouve au lit, et alors intervient entre eux le laconique et curieux dialogue suivant : « Livingstone est perdu, dit Gordon Bennett. « — Oui. — Le regardez-vous comme mort ? — Non. — « Avez-vous idée où il pourrait être ? — Non. — Voulez-vous « tenter de le retrouver ? — Oui ; mais l'entreprise vous « coûtera cher ! — Peu importe ! Il est minuit. Êtes-vous « prêt à partir demain pour Marseille ? — *All right !* »

Ainsi, sans hésitation, sans sourciller, cet homme, au caractère trempé comme l'acier, accepte de se lancer dans le mystérieux inconnu de l'Afrique à la découverte de Livingstone, qui, en mars 1866, avait quitté la côte orientale et sur le compte duquel, depuis plusieurs années, faisait défaut toute nouvelle. On a pu s'étonner, avec quelque raison, qu'au lieu de se rendre directement à Zanzibar Stanley, sans se presser, ait assisté à l'inauguration du Canal de Suez, puis qu'il ait fait un voyage aux Indes en passant par Constantinople, la Palestine, le Caucase et la Perse, avant d'entreprendre sa mission de recherche si urgente. Enfin, le 6 janvier 1871, le voyageur est à Zanzibar : à la hâte il compose son escorte d'anciens porteurs de Grant, de Speke et de Burton. La colonne, formée de cinq groupes, au total de deux cents hommes environ, s'ébranle de Bagamoyo le 18 février et, après six mois des plus rudes périls et d'écrasantes fatigues, Stanley a le bonheur inespéré de découvrir la retraite du « doux

premier voyage important date de 1849 ; on lui doit la découverte du lac N'gami, du haut Zambèze (1851), du lac Nyassa (1859), du cours inférieur du Ravouma (1861), des lacs Moëro, Bangouëlo, Kamolondo, etc. Les voyages de Livingstone ont été exposés par lui dans trois ouvrages considérables : *Voyages et recherches d'un missionnaire dans l'Afrique méridionale* (1859) ; *Relation de l'exploration du Zambèze et de ses affluents* (1866) ; *Dernier journal* (1875).

et rêveur missionnaire » sur les bords du lac Tanganyka, près d'Oudjidji (10 novembre 1871), où l'apôtre explorateur, qui venait d'effectuer la découverte du grand cours d'eau le Lualaba, remettait sa santé très affaiblie, au retour d'une expédition au Manyéma, depuis dix-sept jours seulement. C'est avec une bizarre solennité, bien faite pour frapper l'imagination des Noirs, témoins de l'événement, que se fit la rencontre des deux « Africains ». Chacun d'eux avait tiré de sa garde-robe son plus beau costume et, de part et d'autre, on recourut à un cérémonial qui ne laissait pas de détonner dans ces milieux demi-sauvages.

Voici d'ailleurs en quels termes Stanley a raconté lui-même cette émouvante entrevue :

« Mon cœur, dit le reporter américain, battait à se rompre ;
« mais je ne laissai pas trahir mon émotion, de peur de nuire
« à la dignité de ma race. J'écartai la foule et me dirigeai
« entre deux haies de curieux vers le demi-cercle d'Arabes
« devant lequel se tenait l'homme à barbe grise. Tandis que
« j'avançais lentement, je remarquais sa pâleur et son air
« de fatigue. Il portait un pantalon gris, un veston rouge et
« une casquette blanche à galon d'or fané. J'aurais voulu
« courir à lui, mais j'étais lâche en présence de cette foule.
« J'aurais voulu l'embrasser ; mais il était anglais et je ne
« savais pas comment je serais accueilli. Je fis donc ce que
« m'inspiraient la couardise et le faux orgueil ; j'approchai
« d'un pas délibéré et dis en ôtant mon chapeau :

« Le docteur Livingstone, je présume ?

« — Oui, répondit-il, en soulevant sa casquette et avec un
« bienveillant sourire.

« Puis chacun se couvrit la tête et les mains se serrèrent
« avec effusion.

« Je remercie Dieu, repris-je, de ce qu'il m'a permis de
« vous rencontrer.

« Je suis heureux, fit-il, d'être ici pour vous recevoir. »

La joie de Stanley était sans bornes. « Que n'aurais-je pas
« donné, dit-il encore, pour avoir un coin de désert où, sans
« être vu, j'aurais pu me livrer à quelque folie, me tordre



« les mains, faire une culbute, fouetter les arbres, enfin « donner libre cours à la joie qui m'étouffait ! »

De son côté Livingstone, amaigri, miné par la fièvre, réduit à l'état de squelette, mais soudain électrisé, ne cessait de s'écrier avec transport : « Vous m'avez sauvé la vie ! »

Le missionnaire apprit avec stupeur, de la bouche de Stanley, transformé en « *Annuaire du Globe* », les importants événements qui, depuis plusieurs années, avaient bouleversé la politique européenne : la grande bataille de Sadowa, l'ouverture du Canal de Suez et enfin la guerre franco-allemande. Livingstone reçut avec bonheur et reconnaissance les vivres, les médicaments et les marchandises multiples que lui apportait le reporter américain ; mais il trompa les espérances de ce dernier, en résistant obstinément à toutes les vives instances faites par « son sauveur » pour le décider à retourner avec lui en Europe. Il tenait absolument à poursuivre le cours pénible mais fructueux de ses explorations ainsi que ses laborieux travaux d'études géographiques sur le Haut-Nil. L'explorateur anglais voulait s'assurer d'une part si le Loualaba est un affluent du grand fleuve égyptien, de l'autre si « l'immense amas liquide » du Tanganyka, « le Lac pareil à une Plaine », forme bien un des importants réservoirs du Nil. Le Missionnaire proposa donc à ce nouveau compagnon d'explorer ensemble les rives septentrionales du vaste et magnifique bassin lacustre, dont Stanley a donné une description enthousiaste dans son ouvrage *Comment j'ai retrouvé Livingstone* (1). Fort déçu dans son espoir de ramener triomphalement à Londres l'illustre voyageur, mais faisant bon cœur contre mauvaise fortune, l'Américain accepta ; pendant quatre mois tous deux poursuivirent avec une égale ardeur les recherches commencées par Livingstone et ils parvinrent ainsi à relever l'existence d'une rivière, le Rouzizi, encaissé entre de hautes montagnes et dont les eaux

(1) « Si quelques ouvrages d'art, kiosques, mosquées, palais ou villas « étaient venus faire contraste, a dit Stanley, avec la prodigieuse puissance de la nature exubérante, le paysage du Tanganyka pourrait « se comparer aux vues les plus célèbres et les plus splendides du « monde. »

se déversent dans le Tanganyka. Le 14 mars 1872, les explorateurs se séparèrent et Stanley repartit *seul* pour l'Angleterre, où il fut d'abord accueilli assez froidement ; mais il obtint cependant bientôt des marques insignes de haute faveur, tant de la reine Victoria que de la « Royal Geographical Society » de Londres et (1), improvisé écrivain, il fit alors paraître son premier ouvrage sensationnel : *Comment j'ai retrouvé Livingstone*. C'était aussi le premier jalon de sa réputation (2), qui n'allait faire que s'étendre et grandir avec une merveilleuse rapidité. Il est d'ailleurs juste de reconnaître, comme on l'a fait remarquer à Édimbourg (3), que ce fut cette amicale collaboration avec Livingstone qui suscita chez Stanley l'ardente passion pour les explorations africaines et fixa ainsi définitivement l'orientation africaine de sa glorieuse carrière.

Cependant la douloureuse nouvelle de la disparition du doux missionnaire-explorateur, apprise par lui à la veille de son départ pour la Côte occidentale d'Afrique, l'impressionna vivement. Voici ce qui s'était passé : lorsque son sauveur l'eut quitté, Livingstone attendit à Unyanyembe les provisions que lui apportait, sous les ordres du lieutenant Llewellyn Dawson, l'expédition de secours organisée par les soins de la *Royal Geographical Society* ; puis il s'enfonça de nouveau dans l'intérieur de « la Région redoutée », où malheureusement le guettait la mort.

Au début de son célèbre ouvrage *A travers le Continent mystérieux* (4), Stanley, à propos du triste événement, s'écrie avec une sincère et pathétique émotion :

(1) Le 21 octobre, à un banquet donné à Londres en son honneur, Stanley reçut la *Patron's medal of the Royal Geographical Society* pour « sa délivrance du Docteur Livingstone » et pour avoir rapporté en Angleterre le précieux « journal » et les papiers de cet illustre explorateur.

(2) « La découverte de Livingstone avait valu à Stanley la popularité ; sa nouvelle expédition devait lui faire conquérir le premier rang parmi les pionniers-explorateurs africains, non seulement du « XIX^e siècle, mais de tous les temps. » — *The Geographical Journal*, déjà cité.

(3) *The Scottish Geographical Magazine*, vol. XX, n° 6, juin 1904, sir Henry Morton Stanley (1840-1904).

(4) T. I, page 1.

« Ainsi il était mort ! tombé sur les rives du lac Bemba, « au seuil de la contrée mystérieuse qu'il voulait explorer. « La tâche qu'il m'avait promis d'accomplir n'était que com- « mencée, quand la mort l'avait surpris. — Remis du premier « choc produit sur moi par cette nouvelle, je résolus de « continuer l'œuvre du grand voyageur, de devenir, si telle « était la volonté de Dieu, le prochain martyr de la Géogra- « phie, ou bien, non seulement de révéler le cours du Grand « Fleuve, mais encore de compléter les découvertes de « Burton, de Speke et de Grant...

« Arriva le jour des funérailles de mon ami. Je fus l'un « de ceux qui portèrent les cordons du poêle ; je vis des- « cendre le cercueil dans le caveau, je vis tomber la pre- « mière pelletée de terre et je m'éloignai, navré du sort de « David Livingstone (1) ! »

Si nous avons fait cette longue citation, c'est qu'elle nous paraît typique ; elle laisse entrevoir la singulière énergie de l'explorateur, montre bien la profonde amitié qu'il ressentait pour Livingstone et en même temps nous révèle les ardentés ambitions dont brûlait son âme.

Le repos que goûta Stanley en Angleterre fut d'ailleurs de courte durée ; « le démon » des voyages et des aventures le possédait pour longtemps. Citons, seulement pour mémoire, sa participation à la brillante campagne de sir Garnet Wolseley (1873-1874) contre les Achantis (côte de Guinée), qui se termina par la prise de Coumassie, capitale du roitelet nègre Kalkalli, et par le traité, si avantageux pour l'Angleterre, de Fomanah. Mais c'est la côte orientale d'Afrique qui attire Stanley irrésistiblement : cette fois l'infatigable reporter retourne, aux frais communs du *New York Herald*

(1) « Des honneurs exceptionnels furent rendus à ces dépouilles (les « restes de Livingstone) ; les obsèques eurent lieu aux frais du Trésor « public et le corps fut inhumé dans l'abbaye de Westminster. Si « imposants et si sincères qu'aient pu être les hommages, ils restaient « bien au-dessous de la grandeur des services rendus par le savant et « l'homme de bien, dont le nom restera comme le symbole de l'éman- « cipation d'un continent ! » — *L'Afrique — Choix de lectures de Géographie*, par L. Lanier. — *Lac Tanganyka et Congo*, p. 739. Paris, 1897.

et du *Daily Telegraph* de Londres, à cette région enchantée des « Grands Lacs », qui exerce sur lui une sorte de fascination et à laquelle il sera redevable de sa jeune et bientôt brillante célébrité. Il y passe, de 1875 à 1877, trois années, les plus fertiles, pour lui et sa renommée, en grandes découvertes géographiques. Parti de Bagamoyo (Océan indien), l'explorateur atteint les rives du Victoria-Nyanza, sur lequel est lancé son bateau démontable le *Lady-Alice*; mais bientôt il s'y voit cerné par une bande de « deux « cents noirs démons, faisant tournoyer autant de massues « autour de nos têtes, dit-il, luttant pour nous insulter de « plus près et saisir l'occasion de nous transpercer ou de « nous assommer », au milieu des troupes fluviales d'hippopotames, alors si abondants en ces parages lacustres. Mais échappé au danger, il a une entrevue avec le fameux roi Mtésa, « l'Empereur de l'Ouganda (1) », dont Speke avait fait un portrait si noir, mais qu'il représente, lui, sous les traits du plus généreux et du plus intelligent des potentats africains. « La surprise avec laquelle je « trouvais dans le personnage, que Speke nous avait dépeint « comme un despote vaniteux, emporté et sanguinaire, « la surprise avec laquelle je trouvais dans ce barbare un « homme calme et digne, était sans doute la principale « cause de mon admiration... L'empereur de l'Ouganda me « parut être un homme qui, sous l'influence et avec le « concours de vertueux philanthropes, ferait plus pour « l'Afrique centrale que cinquante années de prédication « évangélique en dehors d'une autorité comme la sienne (2). » Quelques années auparavant (1875) Ernest Linant de Bellefonds, officier de l'état-major de Gordon Pacha, avait séjourné deux mois à la cour si baroque et si pittoresque de Mtésa et

(1) « Souverain et peuple extraordinaires, aussi différents des pirates « de l'Ouvouma et des sauvages de l'Oussoukouma oriental que dans « l'Inde les Anglais le sont des Afridis ou les citoyens de l'Arkansas des Choctaws à demi-civilisés. » *A travers le Continent mystérieux*, T. I, ch. IX, p. 172.

(2) *A travers le Continent mystérieux — Tour du Monde*, 2^e semestre 1878.

tracé (1) un curieux tableau du palais de ce tyranneau nègre, costumé avec élégance, coiffé du tarbouch, drapé dans un kaftan blanc, chaussé de babouches, ceint d'un sabre à poignée d'ivoire et qui « avec beaucoup de dignité ne « manque pas d'une certaine distinction naturelle. »

Stanley gagne ensuite le lac Albert, dont il reconnaît les bords, étudie le pays formant en quelque sorte « le nœud hydrographique » des sources du Nil, atteint le Congo, effectue alors sa fameuse descente de ce grand fleuve, le deuxième de l'Afrique par le développement de son cours et la plus puissante artère fluviale de l'ancien continent, en découvre la plupart des affluents et arrive enfin le 9 août 1877 à Banana, aux embouchures du Zaïre, où s'effectue la dislocation de la vaillante colonne.

Très pénible fut le moment de la séparation, lorsque, parvenu au terme de la longue et prodigieuse exploration ou plutôt de la traversée africaine, Stanley dut dire adieu à ses fidèles et valeureux compagnons. Le chef de l'expédition a rendu ainsi (2), en termes pathétiques, les sentiments bien naturels qu'il ressentit à cette occasion : « Tous les souvenirs de la période orageuse me revenaient à flots pressés : « les combats, les tempêtes, les luttes contre l'homme, « contre la nature, qu'avaient soutenus avec moi si intrépides ceux que j'allais quitter. Comme une vision apocalyptique cette longue série de dangers se déroulait à mes « yeux ; toutes les souffrances que ces pauvres hommes, que « ces pauvres femmes avaient subies avec moi, qu'ils avaient « soulagées par la sympathie d'une commune affliction, « traversaient ma mémoire... Pour moi aussi ces pauvres « enfants de l'Afrique sont des héros !... Jamais ils ne m'ont « fait défaut à l'heure du péril et, si l'expédition a réussi « heureusement et si les trois grands problèmes géogra-

(1) Itinéraire et notes (posthumes) d'E. Linant de Bellefonds, *Bulletin trimestriel de la Société khédiviale de Géographie du Caire*, 1876. — E. Linant de Bellefonds fut massacré, le 26 août 1875, par des indigènes sur la rive droite du Nil Blanc.

(2) *A travers le Continent mystérieux*, T. II, fin du volume.

« piques ont été résolus, c'est avec l'aide de leurs bras
« dévoués et de leurs cœurs fidèles. *Laus Deo!* »

Ces lignes, qui expriment avec tant de vigueur l'émotion qu'éprouva Stanley, n'éclairent-elles pas d'un jour pénétrant le caractère même de l'explorateur, mélange de dureté, parfois excusable, et de compassion, de rigueur et de sensibilité ? Mais quel est le philosophe qu'étonneront ces antinomies psychiques ? La nature humaine est pétrie de contrastes, d'oppositions. Examiner l'anatomie psychologique de l'homme et se montrer surpris d'y découvrir les constantes manifestations de flagrant illogisme, ce serait faire preuve d'autant d'ignorance que de naïveté.

Cette mémorable expédition d'un Océan à l'autre, de Zanzibar à l'Atlantique (1) dura juste mille jours et la colonne parcourut près de 12.000 kilomètres, guidée, soutenue, entraînée par son chef incomparable, à l'énergie (2) d'airain, qui lui fit descendre les plus fougueux rapides, sauter les roches, porter à dos d'hommes les pirogues à travers des forêts jusqu'alors impénétrables et au-dessus des abîmes bouillonnants. L'héroïque capitaine dut livrer 32 combats contre des sauvages au naturel le plus féroce ; sa caravane, de 356 nègres au départ, se vit réduite à 115 à l'arrivée, lui seul survivant des blancs, ses compagnons. Les résultats scientifiques obtenus furent magnifiques ! « Le grand problème géographique était résolu, a déclaré « Élisée Reclus (3), mais au prix de quels efforts, de quels

(1) Avant Stanley la traversée du continent africain d'un océan à l'autre avait déjà été effectuée par divers Portugais : Saldanha da Gama, da Costa et les frères Pombeiros d'Angola au Zambèze inférieur (1802-1811), Coïmbra de Mozambique au Benguêla (1838-1848) ; par deux Anglais, l'illustre Livingstone de Loanda à Quilimane (1854-1856) et Cameron de Bagamoyo à Benguêla (1873-1875).

(2) « On doit s'incliner devant la force d'énergie et de volonté qu'il « a fallu à un Européen pour obtenir d'une poignée de nègres, en « pleine Afrique inconnue, une telle somme de travail et de courage. » *Stanley, sa vie, ses aventures et ses voyages* par Adolphe Burdo, Paris, p. 230.

(3) *Nouvelle Géographie Universelle. — L'Afrique méridionale, Congo*, p. 146.

« dangers » et, malheureusement, ajouterons-nous, du sacrifice de combien de vies humaines (1)! Par cette prestigieuse traversée du continent, triomphante conquête de l'Explorateur sur la Nature, la Science, grâce au génie de Stanley, vit se dissiper les brumes nébuleuses qui enveloppaient jusqu'alors l'immense bassin du Congo, son système fluvial à la ramure si compliquée et ses ressources aussi exubérantes que multiples.

« Pour la première fois, a écrit un distingué géographe (2), « le fleuve découvert par Livingstone dans la contrée des « *Grands Lacs* était reconnu comme le même que celui « qui débouche à Banana dans l'Atlantique. »

Et une revue de géographie a pu dire à bon droit :

« Par cette découverte seule (cette étonnante révélation « entièrement imprévue de l'énorme fleuve du Congo et de « sa prodigieuse ramure d'affluents) la personnalité de « Stanley a été une force dont l'action a modifié l'histoire « de l'Afrique (3). »

La célébrité de Stanley était fondée à jamais : *vivant*, le héros entraît pour ainsi dire dans la gloire radieuse de l'apothéose ! Pour le grand explorateur cependant l'alliage des combinaisons politiques et des projets commerciaux devait bientôt se mêler aux purs et nobles concepts de la Science. Ainsi, dès 1878, après une entrevue de Stanley avec Léopold II (4) et son active participation à l'assemblée de notabilités belges et étrangères réunie en septembre à

(1) « Cet exploit fut accompli seulement à un effroyable prix de vies « humaines sacrifiées. » *The Scottish Geographical Magazine*, sir Henry Morton Stanley, déjà cité.

(2) *Nouveau dictionnaire de Géographie universelle*, ouvrage commencé par Vivien de Saint-Martin et continué par M. Louis Rousselet. Supplément : article *État du Congo*.

(3) *Annales de Géographie*, « Nécrologie », H. M. Stanley, Paris, 15 juillet 1904.

(4) Une Conférence géographique internationale avait été réunie du 12 au 14 septembre 1876 à Bruxelles par l'initiative et sous la haute présidence de Léopold II, afin d'organiser, sur un plan commun aux grandes puissances, l'exploration et la civilisation de l'Afrique centrale.

Bruxelles, se constituait, visant un triple but scientifique, philanthropique et commercial, le *Comité d'études du Haut-Congo*, à la tête duquel était placé le colonel Strauch, officier de l'armée belge. Cette institution ne faisait que seconder, par une action parallèle, les vues de l'*Association internationale africaine*, fondée en 1876 (1) par le Roi des Belges, qui en était devenu le Président. D'ailleurs l'une et l'autre devaient bientôt disparaître, absorbées dans l'*Association internationale*, qui contenait déjà en germe l'*État libre du Congo* et que dominait une idée politique : assurer sa propre souveraineté sur le bassin du grand fleuve.

Chargé d'une mission de confiance par ce monarque, « qui songeait à entreprendre quelque grande œuvre en « Afrique », Stanley est de nouveau (le 21 août 1879) à l'embouchure du Zaïre, en face de « la Pointe de Banana » et de « la Pointe Padron, surmontée à l'arrière-plan de la « monumentale colonne dressée par l'ancien navigateur « portugais (Diégo Cam). » C'est alors que l'explorateur remonte le fleuve avec sa flottille et fonde, sur le sommet d'un plateau, entre les premiers et les seconds rapides, la station de Vivi, d'abord la capitale du nouvel État ; puis, avançant toujours, soit sur sa pirogue, soit sur les bords, la hache à la main, il établit nombre de factoreries et de postes, comme par exemple à Issanghila et à Manyanga, « échelonnant partout ses adjoints, qu'il enflamme de son « entreprenante ardeur (2) », passe avec les chefs des tribus une série de traités (3) garantissant au futur État la souve-

(1) « L'*Association internationale africaine* fut organisée en 1876, en « vue d'établir une ligne de stations allant de la côte orientale « à l'intérieur et principalement destinée aux voyageurs que des « revers obligeraient de battre en retraite pour se retremper et se « préparer à de nouveaux efforts. » *Cinq années au Congo* (1879-1884), Henry H. Stanley. Traduit de l'anglais par G. Harry, Paris.

(2) *Congo et Belgique*. (A propos de l'Exposition d'Anvers), par le Lieutenant Lemaire, Bruxelles, 1894.

(3) « Les agents de l'*Association internationale africaine* conclurent « plus de 400 traités avec les chefs indigènes des deux rives, dont les « signatures se chiffrent par plus de 2.000. » *Cinq années au Congo* — Introduction historique, p. 12.

raineté sur la rive gauche du Congo et, de 1881 à 1884, prend ainsi possession (1) des immenses territoires de « l'Association internationale » au nom du Roi des Belges, qui n'hésite pas à doter libéralement la vaste entreprise d'une subvention annuelle de 1.250.000 francs.

Il est vrai que, pendant cette période de labeurs (2), l'explorateur anglais conservait le secret espoir d'assurer éventuellement à la puissance britannique la domination sur cette magnifique région, et ces vastes projets de Stanley auraient peut-être pu se réaliser sans l'opposition radicale et impolitique que firent Liverpool et Manchester au traité avec le Portugal, élaboré au commencement de l'année 1884 par sir Charles Dilke; mais, sur ces entrefaites, se réunit « la Conférence de Berlin » (1885), qui reconnut l'*État libre du Congo*, déclaré neutre sous la souveraineté de Léopold II et sur la base de l'union personnelle avec la Belgique (3). Ainsi s'évanouirent pour l'Angleterre d'ambitieuses espérances, dont l'abandon lui tient toujours à cœur; la vigoureuse et opiniâtre campagne menée depuis deux ans par la presse

(1) « Cette nouvelle expédition ne fut pas, à proprement parler, « une poussée dans l'inconnu ni même une exploration; ce fut plutôt « une entreprise commerciale. » *Stanley*, Burdo, p. 256.

(2) « Les remarquables succès de Stanley dans son entreprise, en « face de difficultés exceptionnelles et, en particulier, eu égard à « l'inexpérience ou à l'insuffisance de beaucoup de ses subordonnés, « fournissent une fois de plus la preuve de son indomptable énergie « et de la richesse des ressources de son intelligence. » *The Geographical Journal*, déjà cité.

(3) L'*Association internationale* disparut pour être remplacée par l'*État indépendant ou libre du Congo*, en vertu du chapitre III de l'*Acte général*, signé à Berlin par les grandes puissances, le 26 février 1885. Cependant M. le Professeur J.-E. Heeres (de Leyde), dans une étude intitulée *De jongste aanvallen op den Congo-staat, La dernière attaque contre l'État du Congo* (revue *Onze Eeuw*, Haarlem, juin 1904), dit : « L'État du Congo, bien qu'il ait adhéré aux stipulations « de l'Acte de Berlin, n'a pas été, ainsi qu'on l'a affirmé, créé par cet « Acte. Il existait avant la Conférence et donna, au cours du Congrès, « connaissance aux Puissances de sa reconnaissance par différents « États..... Son existence fut simplement admise comme un fait. » — Plus tard, par un testament daté du 2 août 1889, Léopold II, en sa qualité de souverain du Congo, légua à la Belgique tous ses droits sur l'*État libre*.

d'Outre-Manche contre la politique belge au Congo n'y est sans doute pas étrangère.

Quant à Stanley, dès les premiers jours de février 1882, sur les flancs de la colline de Khonzo-Ikoulou, appelée Mont Léopold et « dominant la jolie perspective du Congo, « qui se développe à Stanley-Pool de manière à ressembler à « un lac (1) », il avait fondé un poste, d'abord simple blockhaus, puis plus tard tête de ligne de navigation du Congo Moyen et qui devait devenir la principale station du chemin de fer de Matadi au Pool. Et, à ce propos, rappelons que l'explorateur africain avait depuis des années compris l'importance capitale d'une voie ferrée de pénétration, afin d'obvier aux graves inconvénients du trajet impétueux par eau à travers les cataractes du Mont de Cristal. « Je déclarai au Comité « (de l'*Association internationale*) que le bassin du Congo « ne valait pas une pièce de quarante sous dans son état « actuel. Impossible d'en tirer parti sans un chemin de fer « reliant le Bas et le Haut-Congo », disait Stanley (2), et on a souvent cité cet axiome du grand voyageur : « Je n'accorde « pas la moindre valeur au Congo sans le chemin de fer. » Les Belges devaient s'inspirer de cette pensée toute pratique pour la réalisation de leur œuvre colossale, la voie ferrée de 388 kilomètres mettant en communication directe le port de Matadi avec Stanley-Pool et dont l'inauguration a eu lieu au mois de juillet 1898. « Beaucoup de personnes datent de « cette époque l'existence réelle du Congo belge. Elles « associent si intimement la construction du chemin de fer « et l'établissement des bases organiques de l'*État indépen-* « *dant* qu'elles ne sauraient plus séparer les deux notions « l'une de l'autre. Avant le chemin de fer c'était apparemment « le chaos, puis est venu le grand ordonnateur, c'est-à-dire « l'entrepreneur, qui a dompté les éléments, qui a tracé la « route, qui a, en quelque sorte, tout fait surgir du néant (3) ! »

(1) *Cinq années au Congo. — Fondation de Léopoldville*, p. 243.

(2) *Idem, Retour en Europe*, p. 320.

(3) *Revue Économique internationale. — A propos de l'outillage de l'Afrique occidentale*, par René Vauthier, 15 septembre 1904.

Il n'est que juste de reconnaître que Stanley s'est montré un des plus ardents promoteurs de la voie ferrée, merveilleux instrument de colonisation, qui révolutionne les conditions économiques des pays africains où on l'emploie, et qui symbolise en quelque sorte le Progrès même du littoral à l'*hinterland*.

Pour en revenir à la station créée sur la rive gauche du Stanley-Pool et destinée à un brillant avenir, elle reçut, a écrit l'explorateur, « du consentement général le nom de « Léopoldville, pour honorer le généreux et royal fondateur de l'*Association internationale du Congo* » (1). Peu après, Stanley explorait le cours du Koua et découvrait en pays plat un lac peu profond, mais de navigation dangereuse, auquel il donnait l'appellation de *Léopold II* (2), en l'honneur de l'auguste Président de « l'Association », lui-même éminent géographe. En 1884, l'explorateur se résignait à prendre un repos bien mérité et quittait les harassantes fonctions d'Administrateur général des territoires congolais, dans lesquelles le remplaçait le colonel anglais de Winton.

Mais la vie paisible ne pouvait longtemps convenir à cet esprit inquiet, à cette nature noblement vagabonde. Qu'était devenu le gouverneur de la Province Équatoriale, délégué du Khédive, Emin-Pacha (3), isolé du reste du monde par

(1) *Cinq années au Congo. — De Léopoldville au Lac Léopold II*, p. 264.

(2) *Idem, Découverte du Lac Léopold II*.

(3) Emin-Effendi, Bey ou Pacha, s'appelait de son vrai nom Edouard Schnitzer. Né de parents israélites, le 28 mars 1840, à Oppeln (Silésie prussienne), d'abord médecin à Antivari (1864), il s'attacha à la personne d'Ismail Hakki Pacha, gouverneur du vilayet d'Albanie (1870), puis, après la mort de son protecteur, il se rendit au Soudan oriental, sous le pseudonyme d'*Emin-Effendi* (1876), y fut chargé de diverses missions, enfin nommé (juillet 1878) *moudir amoum* de la Province Équatoriale, qu'il administra onze ans; il fit alors de nombreuses et importantes explorations dans l'Ounyoro, l'Ouganda et la région des « Grands Lacs ». Ramené à la côte par Stanley, en 1889, il ne resta que peu de temps à Zanzibar, se mit à explorer le massif montagneux entre le bassin du Congo et celui du Nil et mourut le 20 octobre 1892, assassiné par les Manyémas au poste de Kinena, à 12 jours de marche de la rive droite du Congo. Ses précieux papiers furent recueillis par le capitaine belge Lothaire. Les principaux ouvrages relatifs à cet explorateur sont : Wilson and Felkin, *Uganda and the Egyptian*

les fanatiques bandes des Mahdistes, que les autorités du Caire, comme celles de Khartoum, paraissaient avoir oublié et dont on était privé de nouvelles depuis cinq années ? Voilà ce que se demandaient, avec une anxiété bien naturelle, l'Angleterre, l'Europe et le monde savant. Les premiers, les frères Junker, bientôt secondés par Schweinfurth, saisirent le public de la question palpitante de la délivrance de l'explorateur. « Ce fut en Écosse que la graine lancée au vent « par Junker, dit M. Henri Dehérain au cours du chapitre « fort intéressant consacré à Emin-Pacha dans un récent « ouvrage (1), rencontra un sol propice et germa. »

En effet, ce fut à l'instigation de la *Scottish Geographical Society* que sir William Mackinnon (2) organisa « un Comité de Secours » pour tenter la délivrance de l'explorateur, bloqué dans l'Équatoria par le farouche tyran de l'Ouganda ; à l'*Emin Pasha relief expedition* s'empressèrent de souscrire en même temps le gouvernement khédivial et « la Société de Géographie de Londres », chacun pour 25.000 francs, les amis du « Pacha Blanc » fournissant avec générosité le reste des subsides sur les 500.000 francs reconnus nécessaires en vue de l'entreprise libératrice. Sous l'empire de quels mobiles agissait le promoteur de cette expédition ? M. Henri Dehérain (3) donne la réponse, lorsqu'il dit sans ambages : « Quelle raison autre que l'intérêt sir William « Mackinnon pouvait-il bien avoir de dépenser 50.000 francs

Sudan, Londres, 1892 ; — Gaetano Casati, *Zehn Jahre in Aequatoria und die Rückkehr mit Emin Pascha*, Milano, 1891 ; — Dr Franz Stuhlmann, *Mit Emin Pascha ins Herz von Africa*, Berlin, 1894. — M^r Georg Schweitzer, son exécuteur testamentaire, a publié sur lui un ouvrage capital, *Emin Pascha* (Berlin, 1898), renfermant un grand nombre de lettres inédites de l'explorateur et de fragments de ses journaux de voyage.

(1) *Études sur l'Afrique — Soudan oriental — Emin Pacha*. Paris, 1904, p. 36.

(2) Membre de la Conférence géographique de Bruxelles en 1876 et du Comité d'Études du Haut-Congo en 1879, sir William Mackinnon « avait constitué la *British East Africa Association*, en vue de créer « une colonie britannique dans la région située entre la côte de l'océan « Indien et les lacs d'où sort le Nil Blanc ».

(3) *Études sur l'Afrique*, p. 35.

« et de faire déboursier à ses amis des sommes considérables
 « pour faire porter secours à un fonctionnaire égyptien,
 « dont il n'était ni le compatriote, ni le coreligionnaire, ni
 « le confrère scientifique ? » Quant à l'Angleterre même, il
 est permis de se demander si, en contribuant aux frais de
 l'expédition destinée à sauver Emin-Pacha, cette puissance
 ne se laissait guider que par des motifs tout désintéressés de
 pure philanthropie, ou bien si la politique à longue vue et
 essentiellement pratique des hommes d'État anglais ne cher-
 chait pas à conquérir pour la *Compagnie britannique de
 l'Est africain* la vaste et fertile région comprise entre les
 grands lacs Albert et Victoria, revanche de la partie perdue
 au Congo (1).

Quels qu'aient été les vrais mobiles des promoteurs de l'en-
 treprise, un explorateur du moins surgissait, tout désigné
 par ses glorieux antécédents pour tenter l'œuvre singulière-
 ment difficile (2). C'était Stanley ! Il venait alors (novembre
 1886) de s'embarquer pour l'Amérique, où il s'était engagé à
 faire une série de conférences, qui devaient lui rapporter le
 joli denier de 25.000 francs. Aux premières propositions que
 lui fit le « Comité », l'*Africain*, avec une généreuse spon-
 tanéité, donna son consentement, et cela même sans demander
 aucune compensation, « trop heureux, s'écria-t-il, de voler
 « au secours d'Emin-Pacha ».

Le 11 décembre, sir William Mackinnon télégraphiait à
 Stanley : « Vos plans et offres acceptés ; — ministère
 « approuve ; — fonds remis ; — affaire urgente ; — revenez

(1) M. Walter George Barttelot prétend que Stanley « avait offert de
 « passer la province d'Emin au Roi des Belges avec ce pacha comme
 « gouverneur ». — « Je suppose, ajoute le frère du major Barttelot,
 « que, si Emin avait accepté la proposition, la province n'eût pas été
 « annexée aux possessions des négociants anglais, mais à celles de
 « l'État libre belge. » *Journal et correspondance du major Barttelot,
 publiés par son Frère*. Paris, 1891, p. 274.

(2) « Au fond, le véritable but de l'expédition Stanley n'a été autre
 « que d'assurer à la domination anglaise les contrées équatoriales de
 « l'Égypte, qui ont un avenir certain, et de les préserver des velléités
 « d'annexion de la part de la France ou d'autres puissances. » *National
 Zeitung*, de Berlin, septembre 1887.

« vite ; — répondez. » Aussitôt l'infatigable coureur d'aventures, qui était déjà en Amérique, de répondre de New-York : « Câblogramme de lundi vient de m'arriver ; — mille « remerciements ; — tout va bien ; — partirai par l'*Eider* « mercredi matin 8 heures. Sauf mauvais temps ou acci- « dents, serai Southampton 22 novembre ; — après tout un « mois de retard seulement. — Que le ministère prépare « Holmwood Zanzibar et Seyyid Bargasch (le sultan de « Zanzibar) ; — mes meilleurs compliments. »

Le 31 janvier 1887, Stanley quitta Londres ; le 21 février, après avoir vu au préalable Léopold II, qui lui promit l'absolu concours de ses officiers au Congo, l'explorateur arriva à Zanzibar, où il fit ses préparatifs, recrutant son personnel de caravane : 9 blancs, le major Barttelot, le lieutenant Stairs, le capitaine Nelson, le médecin-major Parke, MM. Mounteney, Jephson, Jameson, Bonny et le mécanicien Walker, 61 Soudanais, 13 Somalis, 3 interprètes, 620 Zanzibarites, le fameux Tippo-Tib (1) avec 407 indigènes sous ses ordres, des munitions et des approvisionnements variés, une mitrailleuse Maxim, ainsi qu'une baleinière en acier.

Après mûre réflexion, on arrêta d'adopter comme moins périlleuse et moins impraticable, quoique plus longue, la voie du Congo et de l'Arouhouimi, et cette grave décision fut prise d'accord avec M. Wauters, l'éminent publiciste, directeur du *Mouvement géographique* de Bruxelles, lui-même le promoteur de ce hardi projet.

Nous avons parlé de l'entente survenue entre Stanley et Tippo-Tib ou Tipu-Tipu (2), le richissime et cauteleux traitant arabe, le cynique marchand d'ivoire et de « bois d'ébène », le « Roi sans couronne, mais incontesté de la région qui « s'étend des chutes Stanley au Tanganyka ». On a souvent reproché à Stanley ses accointances avec ce cruel sultan africain, que, par un coup d'audace, il prit à la solde de l'État

(1) « Un homme remarquable, a écrit Stanley, le plus remarquable « de tous ceux que j'eusse encore rencontrés en Afrique ! »

(2) *Tippo-Tib* n'est qu'un surnom ou sobriquet donné à ce trafiquant arabe à cause du clignement continu de ses yeux.

du Congo ; mais il fallait de toute nécessité compter avec le puissant potentat et, comme l'a déclaré sans ambages M. J. Scott Keltie dans son ouvrage fort suggestif, *La délivrance d'Emin-Pacha*, « il était absolument indispensable « de s'assurer le bon vouloir de cet homme, Stanley ayant « besoin de 600 porteurs supplémentaires pour l'accompa-
« gner des Chutes à l'Albert-Nyanza ou à Ouadelaï. »

Stanley, de son côté, a déclaré franchement dans sa correspondance (1) :

« Il fallait choisir entre une guerre de dévastation ou la « paix avec un compromis de bonne foi. Pour assurer l'hon-
« nêteté de Tippe-Tib on lui servit un salaire de 750 francs
« par mois et, moyennant cette bagatelle, on sauve des mil-
« liers d'hommes et leurs propriétés. »

Le 18 mars 1887, l'expédition, qui avait fait le périple de l'Afrique par le Cap, arrivait à l'embouchure du Congo, pour remonter le fleuve, le 29 du même mois, de manière à prendre à revers les Mahdistes, si la nécessité de les attaquer s'imposait. Pendant 75 lieues la colonne, en une file pittoresque, suivit sur la rive gauche du fleuve la route même tracée par Stanley quelques années plus tôt (1879-1882), tout le long de ce gigantesque escalier, zigzaguant au fond d'un insondable précipice aux parois effroyablement élevées, où s'engouffrent, écument et tourbillonnent les eaux furibondes du Congo avec une vertigineuse rapidité.

Au fond d'une longue et étroite déchirure le fleuve se fraye sa route à travers la chaîne côtière. « Il y devient, « dit Stanley, un torrent furieux roulant dans un lit
« profond, obstrué par des récifs de lave, des projections
« de falaises, des bancs de rochers erratiques, traversant
« des roches tortueuses, franchissant des terrasses et
« tombant en une longue série de chutes, de cataractes et
« de rapides. »

Après avoir pu contempler plusieurs jours ce grandiose et impressionnant spectacle, la caravane atteignit Léopold-

(1) Lettre de H. Stanley à M. de Winton, station de Msalata (à l'extrémité sud du lac Victoria), 31 août 1889.

ville (1); des vapeurs de l'État du Congo transportèrent alors par des miracles de force et d'adresse les explorateurs jusqu'aux rapides de Yambouya, sur le bas Arouhouimi, où l'on fit un arrêt. Là Stanley laissa dans un camp improvisé sur les berges le tiers environ de son effectif sous la garde du major Barttelot, qui devait conquérir une discutable notoriété (2).

Avec le reste de l'expédition l'explorateur continua sa route, tantôt remontant les méandres de l'Arouhouimi sur son canot en tôle ou des pirogues indigènes, tantôt contournant au prix d'énormes difficultés les rapides du fleuve ou s'ouvrant à force d'énergie un passage à travers la jungle luxuriante, touffue et presque impénétrable. La plus terrible phase du voyage pour la colonne épuisée par la fatigue et les privations, décimée par les fièvres ou les flèches empoisonnées des sauvages, fut la traversée de la grande forêt équatoriale, de « ce Pays des Épouvantements », où la caravane eut à supporter, Dieu sait avec quel admirable courage, des souffrances indicibles et même les tortures de la faim !

C'est au cœur de cette région sylvestre qu'habitent les Pygmées (3), connus sous les diverses appellations de Boctouas, Akkas (4) et Bazoungous. Ces nains, dont la taille

(1) « C'est précisément au-dessous que commence l'escalier de cataractes qui rend la navigation impossible dans cette partie du fleuve. » — Élisée Reclus, *Nouvelle Géographie Universelle — L'Afrique méridionale*, ch. III, *Gabonie*, p. 97.

(2) Il est intéressant de lire le volume, *Journal et correspondance du major Barttelot, commandant l'arrière-colonne dans l'expédition Stanley à la recherche et au secours d'Emin-Pacha, publiés par son Frère*. Paris, 1891. M^r Walter George Barttelot y prend avec ardeur la défense de la mémoire du Major, qu'il prétend avoir été injustement attaqué par Stanley, qui l'aurait même menacé « de le perdre de réputation dans l'armée ». Cet écrivain se montre *très sévère* pour Stanley.

(3) D'après la mythologie, les Pygmées (de *πυγμαίος*, mesure de dix doigts), montés sur des chèvres, allaient guerroyer contre les grues. Homère fait allusion à cette tradition que rapportent également Pline et Aristote. « Quorum tota cohors pede non est altior uno », dit Juvénal en parlant des Pygmées, qu'au moyen âge Albert-le-Grand devait appeler les « singes d'Afrique », *Κηποῖ*.

(4) Au sujet des *Akkas*, répandus dans les marais nilotiques, Élisée Reclus déclare : « De tous les nains d'Afrique ce sont ceux que les

varie de 90 à 140 centimètres, vivent en communautés de 2.000 indigènes et plus; choisissant bien l'emplacement de leurs villages au croisement des routes, ils se montrent de parfaits éclaireurs; ces avortons sylvains chassent et tuent l'antilope, le buffle et même l'éléphant sauvage avec leurs zagaies et leurs flèches, enduites de terribles poisons, dans la confection desquels ils excellent.

« Les proportions minuscules de ces hommes, leur agilité, « leur malice, surtout leur pratique des bois en font de « redoutables adversaires, et les peuplades agricoles le « savent bien... Les tribus de la grande forêt centrale ont « beaucoup à souffrir de ces cruels petits hommes, qui s'at- « tachent à elles comme la glu et les flattent pour en être « bien nourris, tout en les ruinant par leurs extorsions et « pilleries (1). »

Du Chaillu (2), l'italien Miani et, en particulier, l'allemand Schweinfurth avaient, il est vrai, signalé ces tribus lillipu-

« savants considèrent comme les représentants par excellence des « petits hommes » mentionnés par Hérodote à propos du voyage des « Nasamons. » — *Nouvelle Géographie Universelle — L'Afrique méridionale*, ch. IV; — v. Bassin du Ouélé, pays des Monbottou et des Niam-Niam.

(1) *Dans les ténèbres de l'Afrique*, par M. Henry M. Stanley (1887-1889). — XII. *Les Nains*, traduit par H. Jacottet. — *Le Tour du Monde*, 2^e semestre 1890.

(2) Paul Belloni du Chaillu, voyageur américain d'origine française, naquit à la Nouvelle-Orléans en 1837; parti du Gabon, où il étudia surtout les gorilles, il pénétra dans l'intérieur du continent et y resta cinq ans. Ses ouvrages, *très montés en couleur*, font l'effet de romans. Quelle valeur faut-il attribuer à ses récits, en particulier à ses renseignements fort étranges sur les nains Obongos, d'après lui si faciles à effaroucher et si difficiles à voir? Voici la description qu'il donne de ces *petits Nains*: « Ils avaient les pommettes saillantes, « la peau jaune, leur visage ayant exactement la couleur de celle des « chimpanzés; la paume de leurs mains était aussi blanche que celle « des Blancs; ils paraissaient bien proportionnés, mais leurs yeux « avaient un air d'indomptable sauvagerie qui me frappa sur-le- « champ; ils avaient les lèvres épaisses et le nez épaté, comme les « nègres; leur front était bas et étroit et leur chevelure, qui poussait « en petite touffe courte, était noire avec une légère teinte rou- « geâtre. » — *The country of the Dwarfs* (Le pays des Nains), ch. XXIV, p. 177. London, réimpression récente.

tiennes de la région du Haut-Nil (1). « Les Akkas, disait ce « dernier explorateur, semblent appartenir à une longue « série de peuples nains, qui offrent tous les caractères d'une « race aborigène et qui, sous l'Équateur, se rencontrent « d'un rivage à l'autre. Tous les voyageurs qui ont pénétré « dans le centre de l'Afrique ont reçu de nombreux témoi- « gnages relatifs à l'existence de ces petits hommes... « Pour moi, il n'est pas douteux que, parmi les tribus afri- « caines, celles qui présentent le caractère anormal de « petitesse sont les débris épars d'une race autochtone, qui « va disparaissant (2). »

Mais c'est à Stanley que revient le mérite d'avoir constaté et décrit les deux types de ces peuplades naines, absolument distinctes sous le rapport de la teinte de la peau et au point de vue craniologique. D'après lui, le Batoua et le Ouamboutti ont entre eux autant de différence que le Turc et le Scandinave. Le premier, avec sa tête allongée et ses petits yeux rapprochés, présente un aspect inquiet et renfrogné; il évoque l'idée du furet; le second, au contraire, avec son visage rond, ses grands yeux de gazelle, donne l'impression d'une extrême franchise. Les Batoua disséminent leurs campements dans la région nord, tandis que les Ouamboutti éparpillent leurs huttes de forme bizarre, comme celle d'un œuf coupé en long par moitié, dans les districts sud, sur les deux rives de la Semliki et jusqu'à l'est de l'Itouri.

Leurs villages palissadés s'élèvent au centre des clairières « en enchevêtrements indescriptibles d'arbres tombés, de « bois pourris, de branches et d'innombrables débris, ves- « tiges de la forêt primitive ».

(1) Le D^r Georges Schweinfurth, infatigable explorateur et célèbre naturaliste allemand, né à Riga en 1836, visita en 1868 les pays des Niam-Niam et des Mombouttou et découvrit, en 1870, l'Ouellé, qui forme le cours supérieur de l'Oubanghi, le grand affluent de droite du Congo; puis il fut nommé par le Khédive directeur du Musée d'histoire naturelle au Caire, où il fonda l'*Institut égyptien*; il explora ensuite le désert arabe, l'île de Socotora, la vallée nilotique, la Cyrénaïque, l'*hinterland* de l'Érythrée italienne (1891-1892), etc. Ses principaux ouvrages sont : *Im Herzen von Africa* et *Artes africane*.

(2) *Au cœur de l'Afrique*, par le D^r George Schweinfurth (1868-1871). — Pygmées.

Jusqu'alors monstrueux Sphinx, figé dans son énigme mille fois séculaire, que cette Hercynie phénoménale ! Sylve antique et infinie, spacieuse comme la France et l'Espagne ensemble, « continue, dit Stanley, ininterrompue, compacte, « s'étendant avec ses courbes, ses baies, ses caps, si semblables aux rives d'une mer ! » Ne l'appelle-t-on pas d'ailleurs « la Mer des Herbes ? » L'explorateur estime à 63.714.000 kilomètres carrés (1) l'immense superficie que couvre la « Grande Forêt », peuplée de géants formidables aux fûts colossaux, portant dans les nues leurs cimes prodigieuses, Titans du monde végétal (2) à la sève fantastique. « Quand la foudre a brisé la tête de quelque colosse et laissé « entrer le soleil, quand elle a fendu un géant jusque dans « ses racines, ou qu'une tornade a jeté bas un groupe d'arbres « de haute futaie, les jeunes s'élancent en foule vers le ciel, « se disputant l'air et la lumière, jouant des coudes, se « poussant, s'étranglant, s'étouffant jusqu'à ce que le tout « devienne un impénétrable broussis (3). »

Aussi peut-on se figurer avec quel immense soulagement l'explorateur et ses compagnons purent enfin s'échapper de cette geôle de verdure luxuriante, de cet enfer sylvestre, à la sublime, mais mortelle horreur, forêt satanique, exécrée, contre laquelle, exaltés par une fièvre soudaine, ces hommes, comme des captifs délivrés de leurs chaînes, mais maudissant leur prison, brandissaient le poing avec courroux en la criblant d'injures vengeresses !

« Mais une fois sur la plaine, s'écrie Stanley, quelle « ivresse ! Nous plongeons nos regards dans l'azur du ciel, « nous nous baignons dans les chauds rayons du soleil ;

(1) « Au nord du fleuve, entre Oupotot et l'Arouhouimi, la forêt « embrasse encore 5.180.000 kilomètres. » *La délivrance d'Emin-Pacha*, par J. Scott Keltie, p. 46.

(2) « Le terrible sous-bois qu'eut à traverser Stanley était un miracle « de végétation, inextricable fourré dont toutes les plantes se disputaient chaque pouce du terrain, d'où elles s'élançaient avec une luxuriance que peut seule donner une telle *serre chaude*. » — *Stanley*, Burdo, p. 200.

(3) H. Stanley, *Dans les ténèbres de l'Afrique*, T. II, ch. xxiii, p. 70.

« souffrances du corps, sombres pensées, idées malsaines
« ont pris la fuite en même temps ! »

Bientôt quels cris de joie, lorsque de Kavalli, du haut de la chaîne escarpée du mont Oundoussouna (à 1.500 mètres d'altitude), les survivants de la colonne, après tant de souffrances indicibles, de luttes inégales avec une nature implacable et léthifère, de meurtriers combats contre les indigènes, aperçurent enfin les ondes azurées de l'Albert-Nyanza, « mollement couché sur son lit de montagnes et se
« jouant au loin dans les chauds rayons d'un soleil tropi-
« cal ! » C'était le 12 décembre 1887.

Assurément cette fantastique expédition valut à la Science un ensemble considérable de progrès géographiques ; « mais
« hélas ! l'effroyable carnage dont elle fut accompagnée
« provoqua de grandes controverses et critiques (1). »

Enfin, à la suite de péripéties, trop longues à rappeler même brièvement, Stanley parvint à retrouver (29 avril 1888) le « Pacha Blanc », depuis six années privé de toute communication avec l'Égypte et l'Europe.

« Pendant leurs entretiens, dit M. Dehérain (2), Stanley fit
« à Emin les propositions suivantes : partir pour l'Égypte,
« ou bien entrer au service du Souverain de l'État indépen-
« dant du Congo et rester sur le Haut-Nil, ou enfin entrer
« au service de la *British East Africa Association*, soit en
« restant sur le Haut-Nil, soit en s'établissant dans le Kavi-
« rondo (rive nord-ouest du lac Victoria). Il remit à Emin,
« tout libellé et prêt à être signé, un traité de vente de la
« Province Équatoriale à la Société de sir William Mac-
« kinnon ; les termes précis nous en sont malheureusement
« inconnus. »

Mais le Pacha n'avait nulle intention d'abandonner sa paisible retraite, le cher « home » africain créé par lui ; car, pas plus que Livingstone, il ne se souciait d'être *délivré* et ramené aux pays civilisés (3). Le gouverneur s'était naturellement atta-

(1) *Scottish Geographical Society*, déjà cité.

(2) *Études sur l'Afrique*, p. 39.

(3) « Emin avait à ses côtés 2.000 soldats et, dans ses lettres, il
« manifestait l'intention bien arrêtée de demeurer dans cette province

ché à cette magnifique région, devenue pour lui comme une seconde patrie, qu'il avait arrachée à la barbarie et en quelque sorte régénérée. Le remarquable organisateur avait le droit de se montrer fier des merveilleux résultats obtenus si rapidement grâce à son habile administration de l'Ouganda. En effet, lorsque la confiance pleinement justifiée de l'héroïque Gordon l'avait appelé, avec le titre de *bey*, à la direction supérieure du Soudan Équatorial, en 1878, cette malheureuse et pourtant si fertile province était en proie à une épouvantable anarchie, ravagée, odieusement rançonnée par les marchands d'esclaves, vrais pirates terriens. Au bout de quelques années, Emin-Bey, après avoir rétabli l'ordre, construit des routes, relevé ou fondé cinquante postes, organisé et instruit une petite armée, était parvenu à rendre la prospérité agricole et financière à l'Équatoria pacifiée, couvrant en 1883 une superficie à peu près égale aux deux tiers de celle de la France et où son œuvre civilisatrice avait remplacé le déficit annuel d'un million par un revenu net de 200.000 francs.

L'heureux gouverneur jouissait en paix d'une complète indépendance et, charmant ses loisirs par d'érudits travaux dans diverses branches scientifiques, il envoyait souvent de remarquables mémoires à des revues allemandes (1).

« Il avait recueilli un nombre considérable de renseignements ethnographiques sur les tribus de sa province et des régions voisines et il relevait avec exactitude les observations météorologiques ; mais l'étude de l'histoire naturelle l'attirait surtout et c'est particulièrement à la zoologie qu'il s'adonnait avec le plus d'ardeur. Il aimait par-dessus tout à collectionner. Qu'il séjournât à Lado ou à Ouadelaï, ou bien qu'il voyageât, enrichir ses collections constituait sa préoccupation dominante. » Stanley l'a constaté avec humour dans ses lettres. « Je savais, dit-il, sa

« dont il était gouverneur et qui, en somme, reconnaissait son autorité effective. » *Stanley*, Burdo, p. 297.

(1) Les *Petersmann's Geographische Mitteilungen* de Gotha — les *Mitteilungen der k. k. geographischen Gesellschaft* de Vienne — l'*Ausland*, etc.

« passion de collectionneur, mais j'ignorais qu'elle fût passée
 « à l'état de manie. S'il eût trouvé des porteurs, il aurait
 « massacré tous les oiseaux de l'Afrique, ramassé les plus
 « horribles reptiles, les insectes les plus hideux, recueilli
 « tous les crânes, jusqu'à faire de notre camp un musée et
 « un cimetière ambulants. » Afin de se mieux documenter,
 Emin n'hésitait pas à faire dans sa vaste province des tournées d'inspection, comme en témoignent ses nombreux itinéraires (1), et ce *missus dominicus* africain en profitait pour à la fois enrichir la science par de curieuses découvertes et purger le pays des razzias dévastatrices des trafiquants arabes.

Le Pacha, perplexe et surpris (on l'eût été à moins), demanda donc à réfléchir avant de prendre un parti définitif et Stanley résolut d'employer le délai réclamé à retourner sur ses pas pour ramener à l'Albert-Nyanza l'arrière-garde restée au camp de Yambouya sur l'Arouhouimi. Quelle ne fut sa consternation en retrouvant cette troupe, composée à son départ de 257 hommes vigoureux, alors lamentablement réduite à 71 survivants, décharnés, minés par les fièvres, d'une maigreur navrante ! Le reste était mort de misère, de faim ou d'épuisement (2).

« La maladie hideuse, la peste, qui fait tant de victimes
 « parmi les barbares, était visible sur la face et le corps de
 « ces malheureux défigurés, enflés, couverts de plaies, de
 « cicatrices. Six cadavres gisaient sans sépulture ; les mourants, par douzaine, étalaient leurs abcès purulents.
 « D'autres, réduits par l'anémie, la dysenterie ou des
 « ulcères larges comme des soucoupes à n'avoir plus que la
 « peau sur les os en saillie, se traînaient vers leurs anciens
 « amis et leur souhaitaient la bienvenue, la bienvenue dans
 « ce charnier (3) ! »

(1) *Voyage au pays des Choulis — au lac Albert — dans le Makraka — dans le Latouka — de Lado à Redjaf — au Nil Somerset — dans le district de Rohl — à Khartoum, etc.*

(2) Stanley a écrit que la perte de cette colonne d'arrière-garde était due « au manque de résolution de ses officiers, à l'oubli de leurs promesses, à la négligence des ordres qui leur avaient été donnés par écrit ».

(3) H. Stanley, *Dans les ténèbres de l'Afrique*, T. I, p. 480.

C'était un affreux spectacle, certes digne d'évoquer à l'esprit la fameuse toile du baron Gros, « Les pestiférés de Jaffa » ; terrible était le coup pour Stanley, qui avait espéré retrouver dans son arrière-garde un secours effectif ! Néanmoins, se roidissant contre l'infortune et bannissant tout découragement, l'explorateur sut par son indomptable énergie redonner à tous du cœur et réorganiser la nouvelle caravane. Après dix jours de halte, l'expédition reprit le pénible chemin du retour ; la troisième traversée de la funeste et impénétrable forêt des Solitudes affamées, du « Pays des Pygmées » fut épouvantable. « Jamais, s'est écrié l'intrépide « héros, pendant toute une carrière africaine je ne me suis « trouvé plus près de l'inanition absolue ! » Enfin, le 16 janvier 1889, le délivreur d'Emin-Pacha (n'était-ce pas sa curieuse spécialité de retrouver les grands explorateurs perdus dans les immensités africaines ?) revoyait pour la troisième fois les flots bleus du lac Albert ; mais, sur les 646 hommes partis avec lui des bouches du Congo, il n'en ramenait plus en tout que 246 !

Quant au « Pacha Blanc », il restait toujours indécis sur l'épineuse question du départ. « Sans doute, écrivait Stanley, « il n'est pas fixé lui-même. Ses idées me semblent beaucoup « varier ; aujourd'hui il est résolu à partir et demain quelque « autre idée le retient. » Ce qui finit cependant par dissiper les perplexités d'Emin ce fut la rébellion qui, à la nouvelle des projets de départ pour le littoral, éclata parmi les troupes jusqu'alors restées fidèles à leur chef, mais effrayées à la perspective d'échanger leur molle existence dans l'Équatoria contre la vie plus dure de garnison en Égypte. Enfin, libéré après trois mois de détention, le gouverneur, qui s'était vu avec indignation destitué par un conseil de ses officiers, n'avait plus, « privé de tout pouvoirs, de toute « autorité, qu'à se résigner, dit M. Dehérain, à revenir à la « côte de l'Océan indien avec Stanley ». On a donc exagéré les merveilles d'habileté diplomatique qu'aurait déployées le « sauveur » imposé pour parvenir à ses fins et amener le « sauvé » récalcitrant à quitter son gouvernement pour le suivre jusqu'à la mer.

L'abandon une fois résolu, il restait à opérer, sur une longueur de 2.000 kilomètres séparant l'Équatoria de l'Océan Indien, la retraite du peuple d'Émin, réuni au camp de Kavalli, au nombre de 1.500 personnes, et comprenant près de 200 femmes, plus de 500 enfants, 350 porteurs indigènes. Le 10 avril, la grande caravane s'ébranle. « Ni confusion ni « désordre. La colonne tient les files. On dirait autant de « vétérans ». Dans l'Ounyoro, soumis au féroce Kabarega, la colonne a maille à partir avec les indigènes, qu'elle disperse à coups de fusil. On entre ensuite dans la fertile et populeuse vallée de la Semliki, où se succèdent les villages florissants, les riches cultures et les pâturages plantureux. A droite de la rivière se dresse, majestueusement, le Rouvenzori (1), « la Montagne couverte de sel », comme l'avait naïvement appelée un des serviteurs de Stanley et dont les cimes atteignent les prodigieuses hauteurs de 5.500 mètres, présentant ce curieux phénomène de champs de neige et de glaciers sous l'Équateur, en pleine zone torride !

C'est avec enthousiasme que Stanley parle des sommets neigeux du Rouvenzori (le rival du *Kilima Ndjaro*), ancien volcan éteint, le « Roi des Nuages », géant de cette chaîne qu'on peut sans doute assimiler aux légendaires « Montagnes de la Lune », *Σελήνης ὄρος* de Ptolémée et que mille ans plus tard les géographes arabes Aboulfeda et Edrisi devaient nommer *Djebel Koumri*. « Pour moi, s'écrie l'explorateur (2), « voyageur de longue date, à l'heure où, pour la première « fois, je vis se dresser devant mes yeux cette chaîne fière et « superbe, j'éprouvai une sensation unique en mes vingt-deux « années d'exploration africaine et tellement profonde qu'elle « me domine encore aujourd'hui ! »

(1) « Le Rouvenzori est situé sur le bord oriental de la grande faille « qui s'étend du lac Albert au Tanganika par la Semliki, le lac « Albert et les rivières Rouchourou et Roussisi. A l'ouest il tombe « brusquement sur la vallée de la Semliki, à l'est il s'abaisse lente- « ment vers le plateau de l'Ounyoro. » — Henri Dehérain. *Études sur l'Afrique* — Le Rouvenzori, p. 168.

(2) *Dans les ténèbres de l'Afrique*, ch. xv. — *Les Sources du Nil et les Montagnes de la Lune*, p. 112.

Ce fut un des officiers de Stanley, le lieutenant Stairs (1), qui tenta (du 6 au 8 juin 1889) l'ascension de la gigantesque montagne, tapissée de mousse glissante et couverte de grandes bruyères arborescentes; mais, à 3.260 mètres d'altitude, le manque de vivres et la profondeur des précipices arrêtaient l'audacieux alpiniste africain (2).

Enfin, après huit mois d'émouvantes vicissitudes et de furieux combats livrés aux farouches indigènes de l'Ounyamouézi, « le Jardin de l'Afrique tropicale », la vaillante caravane atteignit, le 4 décembre 1889, Bayamoyo, en territoire allemand, sur le littoral de l'Océan Indien. Là le gouverneur, le major Wismann, et la colonie firent une chaleureuse réception au *Libérateur*, enchanté de sa réussite, et au *Délibéré*, moins joyeux et plutôt sombre. Le champagne coula à flots dans les banquets; c'était le prélude des ovations enthousiastes, réservées à l'explorateur triomphant, au Caire, en Angleterre, en Amérique.

Quant à Emin-Pacha, victime d'une chute accidentelle (3), mais assez promptement guéri et rebelle à l'idée de retourner en Égypte, il rompit toute relation avec ses libérateurs anglais et entra au service de l'Allemagne, qui le chargea de fonder des postes dans la région des Grands Lacs Équatoriaux (28 février 1890). Après de pénibles explorations dans l'intérieur avec le D^r Stuhlmann, il devait, deux ans plus tard, trouver dans le pays des Kassongos une fin tragique!

Il n'est pas sans intérêt de rappeler que, dans l'intervalle

(1) Après s'être séparé de Stanley, le capitaine Stairs, de l'armée anglaise, entra au service de l'État libre du Congo, prit, en 1891, le commandement de l'une des expéditions du Katanga et mourut de maladie le 8 juin 1892 à Chinde, aux embouchures du Zambèze.

(2) Deux ans plus tard (du 8 au 15 juin 1891), le D^r Stuhlmann, compagnon d'Emin-Pacha, s'éleva sur les pentes du Rouvenzori jusqu'à la hauteur de 4.037 mètres. D'après Moore, qui essaya aussi l'ascension en 1900, les trois massifs de cette chaîne de monts couvriraient, du nord au sud, un espace de 110 à 130 kilomètres.

(3) « Emin tomba si malheureusement, à Bagamoyo, par une fenêtre, « que sa myopie lui fit prendre pour l'entrée d'un balcon, qu'il se frac-tura le crâne. » — *Études sur l'Afrique*. — Emin-Pacha, p. 49.

des deux grandes explorations de Stanley de Bagamoyo à Cabinda (1874-1877) et *vice versa* (1887-1889), la traversée du continent africain entre les deux océans avait été accomplie par plusieurs voyageurs intrépides dont voici les noms : trois Portugais, le major Serpa Pinto, de Benguéla à Port-Natal (1877-1879), d'une part ; Capello et Ivens, de l'autre, de Mossamédès à Quilimane (1883-1886) ; deux Italiens, Mateucci et Massari, de Souakim au Bas-Niger (1880-1881) ; un Allemand, Wissmann, à deux reprises, d'abord de Loanda à Saadani (1881-1882), puis des embouchures du Congo à Quilimane (1886-1887) ; un Anglais, Arnot, de Durban à Loanda (1882-1884) ; un Suédois, Gleerup, de Boma à Bagamoyo (1883-1886) ; enfin un Autrichien, Oscar Lenz, de Boma à Quilimane (1885-1887). Des Français devaient continuer l'imposante série : le capitaine Trivier, de Loango à Quilimane (1888-1889), plus tard Versepuy et de Romans, de Mombassa à Banana (1895-1896), et, sans oublier l'Anglais Johnston et l'Allemand van Gotzen, citons encore des Belges : Miot, de Zanzibar à Boma, puis Descamps et Chargois, de Quilimane à Banana, tous les trois au cours de la période triennale de 1893 à 1896.

Si Stanley ne réussit qu'en partie dans son entreprise, puisqu'Émin-Pacha ne tarda pas, comme nous l'avons dit, à retourner vers ces régions équatoriales, attiré par un charme irrésistible et peut-être aussi par la fatalité de la destinée, du moins, même sans parler des précieuses découvertes géographiques, un inestimable résultat, au point de vue de la civilisation, fut alors obtenu par l'explorateur anglais : son expédition, réalisée d'ailleurs au prix de si cruels sacrifices, barra la route aux envahissants progrès de la conquête arabe qui, après l'éloignement de Stanley des régions congolaises, avait menacé d'engloutir sous les flots débordants de l'Islam l'œuvre internationale ébauchée avec tant de hardiesse !

L'opportune intervention de l'impétueux capitaine mit en échec la redoutable puissance musulmane de l'Unyoro, qui prétendait élever une muraille de Chine autour des territoires riverains du Victoria-Nyanza. Enfin, avec des plus intéres-

sants à recueillir de la bouche même d'un Anglais, « Stanley
 « imprima aussi un essor indirect aux *aspirations* (lisez
 « *ambitions*) britanniques dans l'Est équatorial africain,
 « essor qui fortifia l'initiative de lord Salisbury et lui permit
 « de conclure avec le gouvernement allemand, dans l'été de
 « 1890, un traité qui nous donna (à l'Angleterre) un droit
 « par prescription sur la contrée appelée aujourd'hui *Le*
 « *protectorat de l'Uganda* ; cela fut le principal résultat du
 « voyage de Stanley dans *les Ténèbres de l'Afrique* et
 « d'après le succès ou l'insuccès de notre essai de régénéra-
 « tion de l'Uganda (1) doit être estimée la valeur de l'œuvre
 « accomplie par Stanley (2). »

Aventurier de génie que « ce Roi des explorateurs », dont l'originale carrière a été si accidentée et l'existence fantastique a connu les extrêmes de la destinée humaine : un jour pauvre et inconnu, simple garçon de cabine à bord d'un paquebot ou humble reporter, le lendemain maniant des millions, en route ou plutôt en *express* pour la célébrité, jetant l'or à pleines mains dans cet « Eldorado » africain qu'il a découvert, enfin tout à coup hissé sur le pavois de la Renommée aux cent bouches ! Alors le héros aux vues pratiques, ce Prométhée devenu Mercure, traite de puissance à puissance avec les monarques et les grands États. Les éditeurs les plus en vogue, courbés devant ce potentat, l'idole des deux Mondes, se disputent sa prose rutilante, nouveau Pactole, et offrent des millions au plus fameux des reporters pour sa signature au bas d'une de ses palpitantes relations de voyage, qu'attendent fiévreusement les lecteurs dans les deux hémisphères.

Puis survient brusquement une saute contraire de l'in-

(1) « Aujourd'hui tous ces peuples (ceux de l'Uganda), le meurtre
 « au cœur, ont la main levée les uns contre les autres ; leur férocité
 « s'éveille à la vue de l'étranger... Qu'elle vienne donc l'heure où une
 « Société de capitalistes philanthropiques se dévouera au salut de ce
 « beau pays, fournira aux messagers de l'Évangile le moyen de venir
 « éteindre la haine meurtrière avec laquelle l'homme regarde l'homme
 « dans ces belles contrées du Victoria ! » *A travers le Continent mys-
 térieux*, T. I, p. 207.

(2) *Good Words*, déjà cité, p. 543.

constante Fortune ! Géographes et savants mettent en doute la véracité de ses récits africains des « Mille et une Nuits » aux féeriques visions, comme illuminés par la lampe merveilleuse d'Aladin, et qui viennent de projeter des flots de lumière éblouissante dans les épaisses ténèbres du noir continent. On compare ces narrations presque invraisemblables aux romans jaillis du cerveau imaginaire d'un Alexandre Dumas. On le traite, lui Stanley, de *charlatan* ; mais notre homme, habitué à enlever les obstacles de haute lutte, en a vu d'autres : il a bientôt fait de confondre pédants, envieux ou calomniateurs ! L'opinion publique, un instant hésitante ou même hostile, se retourne soudain, revient violemment, comme un reflux, en sa faveur et, eux aussi, entraînés par le courant populaire (1), les corps savants l'acclament et font chorus. L'enthousiasme déchaîné n'a plus de bornes : Stanley se voit décerner par la Société de Géographie de Paris et plus tard (1890) par celle de Londres (2) leur grande médaille d'or. Le lauréat de la Science reçoit solennellement à la Sorbonne la croix de la Légion d'honneur (1878) ; à la Conférence internationale de Berlin (1885), réunie pour délibérer sur le nouveau régime commercial et les modifications politiques à appliquer à l'Afrique par les grandes puissances coloniales, l'explorateur a l'honneur d'être désigné par les États-Unis comme leur plénipotentiaire. Il est créé Bourgeois de la Cité de Londres (1887), de celle d'Édimbourg (1890), Docteur des fameuses Universités d'Oxford et de Cambridge ; la colonie américaine de Londres lui fait cadeau d'un magnifique bouclier en argent (1890) ; la Chambre des Communes (3)

(1) Lors du mariage de Stanley (1890) on put se rendre compte de la popularité dont il jouissait ; les foules massées autour de Westminster saluèrent de vivats retentissants le célèbre explorateur à son entrée dans l'abbaye.

(2) Ce fut à un banquet monstre à Londres, dans Albert Hall, en mai 1890, que Stanley reçut de la *Royal Geographical Society* une médaille d'or spéciale pour « sa dernière exploration de l'Afrique et sa délivrance d'Emin-Pacha ».

(3) Stanley qui, comme nous l'avons dit, s'était fait naturaliser Américain, reprit sa nationalité d'origine avant de briguer les suffrages des électeurs anglais.

se montre fière d'ouvrir ses portes au député de North Lambeth, qui représente ce comté pendant cinq ans (1895-1900), tout en ne prenant au Parlement la parole que dans de rares occasions. Enfin en 1899 l'explorateur se voit investi par la reine Victoria de la grande croix de l'*Ordre du Bain*, haute dignité qui lui donne droit au titre de *Sir*.

Aussi la disparition de Stanley, décédé le 9 mai à Londres, causa-t-elle une profonde émotion tant en Angleterre, en Europe et en Amérique, que dans le monde savant. « La mort de sir Henry Morton Stanley, écrivait avec autorité M^r E. G. Ravenstein (1), a fait disparaître un des rares survivants de cette valeureuse légion de pionniers explorateurs dont les travaux, pendant la seconde moitié du XIX^e siècle, nous ont révélé les traits géographiques de l'Afrique centrale. »

De son côté l'importante revue *The Scottish Geographical Magazine* publiait l'appréciation suivante sur l'œuvre du grand explorateur africain :

« Le monument laissé par Stanley sera l'ensemble des modifications produites au cours des trente dernières années du XIX^e siècle dans la carte de l'Afrique, et ces changements témoignent du courage, de la persévérance et de l'énergie indomptables déployés par Stanley et qui le désignent comme une des plus grandes figures de ce siècle... Ceux qui se trouvèrent en contact avec lui au cours de ses visites en Écosse furent peut-être surtout frappés par l'impression d'une immense énergie latente et d'une volonté de fer sous une apparence de sang-froid presque taciturne. En fait, sa manière d'être tout comme ses procédés et ses exploits suggèrent l'idée qu'il mériterait d'être appelé *le Napoléon* des explorateurs africains. »

Il est donc tout naturel que le souverain du Royaume-Uni, Édouard VII, ait tenu à honorer la mémoire du célèbre

(1) *The Geographical Journal (Royal Geographical Society) — Obituary — Henry Morton Stanley. — London, July, 1904, vol. XXIV, n° 1.*

défunt, en adressant à Lady Stanley (1) une lettre autographe, ainsi conçue :

« Dans la personne d'Henry Stanley l'Empire britannique
« a perdu un éminent Anglais et une individualité qui a
« rendu de très grands services, non seulement à son propre
« pays, mais encore à l'univers, d'autant plus que peu
« d'hommes ont fait autant que Sir Henry pour le progrès
« de la cause de la Civilisation. Le Roi est convaincu que les
« Anglais entoureront toujours d'affectueux sentiments la
« mémoire de Sir Henry. »

La presse universelle se plut, dans un concert unanime, à déposer couronnes et louanges sur le cercueil de Stanley, honorant ainsi le plus illustre des reporters, qui se vantait *de n'être qu'un journaliste*, et l'Angleterre célébra en grande pompe les funérailles du héros explorateur, dont la dépouille mortelle eût certes mérité de reposer dans le Panthéon britannique, à Westminster, auprès de son compétiteur en gloire Livingstone.

Le Gouvernement anglais voulut du moins que le funèbre cortège, en traversant les principales artères de la capitale, fit une station à Westminster, devant le monument élevé à la mémoire de Livingstone, que Stanley avait retrouvé en Afrique et à qui l'unissait une fraternelle affection.

Une belle inscription en bronze avait été gravée sur le cercueil de chêne, que recouvrait un magnifique drap violet, lamé d'or, et porté sur un char attelé de quatre chevaux richement caparaçonnés :

HENRY MORTON
STANLEY, G. C. B.,
D.C.L., LL D., PH. D.
« MBULA MATADI »
EXPLORATEUR DE L'AFRIQUE,
NÉ LE 10 JUIN 1840,
MORT LE 9 MAI 1904.

(1) Le 12 juin 1890 Stanley avait épousé à Londres Miss Dorothy Tennant, dont il n'eut pas d'enfant; son fils adoptif, le jeune T. Morton, est aujourd'hui âgé de 11 ans. Après son mariage l'explorateur fit avec sa femme une tournée de conférences en Amérique et en Australie.

Les indigènes de l'Afrique avaient surnommé Stanley *Mbula Matadi*, « Briseur de Rochers » (1), « Le Tout-puissant », et certes l'intrépide explorateur méritait bien cet expressif surnom, tant au propre qu'au figuré. N'avait-il pas plus d'une fois, ainsi que nous l'avons dit, fait sauter les roches à la dynamite et par son énergie foudroyante brisé, comme le roc même, tout obstacle aussi bien moral que matériel ?

Enfin, touchant détail, parmi les dignitaires et les personnages de marque tenant les cordons du poêle ou marchant derrière le char funèbre, tels que les représentants d'Édouard VII, de Léopold II, du Président des États-Unis, lord Roberts, le duc d'Abercorn, etc. figurait dans les premiers rangs le petit-fils de Livingstone.

Après la cérémonie funèbre à l'abbaye de Westminster le corps de Stanley fut transporté à Brookwood et inhumé dans le cimetière de Pirbright (comté de Surrey), village voisin de sa propriété de Furze Hill, modeste habitation de campagne, où, depuis qu'il n'était plus député, l'explorateur, ayant renoncé à la vie publique, passait la plus grande partie de l'année dans une paisible retraite.

La figure de Stanley avait une étrange et puissante originalité. Voici le portrait physique, pris sur le vif, qu'a donné de l'explorateur à l'âge de 42 ans, lorsqu'il le connut intimement, un de ses compagnons de voyage (2), sir Harry Johnston : « C'était un homme corpulent, de nature épaisse, « de petite taille, avec des jambes courtes, mais solidement « conformées. Il avait un air bien américain, mais du type « de l'Américain moderne, court, solide, large, *napoléonien*,

(1) C'est à l'époque où l'explorateur avait ouvert, en quelque sorte dans la roche vive, une route du Bas-Congo à Stanley-Pool. — « Les « chefs de Vivi contemplaient avec étonnement le travail de pulvérisa- « tion ; ils écoutaient bouche bée, pendant que j'enseignais à mes « ouvriers indigènes la façon de manier efficacement le marteau de « forge. Et c'est à partir de ce jour-là qu'ils m'ont baptisé du nom de « *Mboula Matadi*, c'est-à-dire *Casseur de Rocs*. » — *Cinq années au « Congo — Fondation de Vivi*, p. 100.

(2) *The results of Stanley's work*, article de la revue anglaise *Good Words*, Londres, août 1904.

« avec les pommettes saillantes, le nez droit, le menton rond
 « et proéminent, les mâchoires puissantes; on ne pouvait
 « s'empêcher de remarquer ses yeux bleus presque farouches,
 « comme les yeux d'un lion courroucé, sauf pour la diffé-
 « rence de couleur. Personne qui se trouva jamais face à
 « face avec Stanley n'eut envie de rire de lui : son regard
 « inspirait toujours le respect, que ce sentiment fût mélangé
 « d'admiration ou d'aversion personnelle. Quant à la cheve-
 « lure de Stanley, à cette époque elle était presque blanche,
 « bien qu'abondante alors, et il la conserva telle jusqu'à la
 « fin de ses jours. » Et, petit fait piquant que nous mention-
 nerons, puisqu'à présent le public se délecte avec raffinement
 dans les moindres détails de toilette, d'intérieur, d'alcôve,
recessus corporis et animi, des grands hommes (n'a-t-on pas
 relevé l'inventaire des chemises, la couleur des cravates
 que portait Napoléon?), le Roi des explorateurs eut la fai-
 blesse, lors de son retour en Angleterre en 1885, de recourir
 aux artifices des « petits pots » de nuances variées pour
 rajeunir ses cheveux, qui hélas! prirent une fâcheuse teinte
 de gris verdâtre (!)

Si du physique nous passons au moral, Stanley, d'après
 les dires de ses anciens compagnons de voyages..... et
 d'épreuves, était doux de caractère et plutôt réservé dans
 ses gestes; néanmoins, lorsque l'explorateur avait un juste
 motif de grave mécontentement, le courroux faisait éclater
 sa voix retentissante comme le grondement du tonnerre.
 Dans ces rares occasions il donnait alors libre cours à sa
 redoutable colère par des exclamations passionnées et d'une
 tonnante éloquence en anglais, en mauvais français ou
 encore en *souahéli* (1), mais sans qu'il s'oubliât jamais à
 proférer des jurons ou des mots grossiers. « Dans sa
 « conversation, dit sir Harry Johnston, il se montrait d'une
 « bienséance qui allait presque jusqu'à la pruderie. » Quant
 à son énergie et à son opiniâtreté, elles étaient proverbiales.
 Ainsi, lorsqu'en sa qualité de chef d'une colonne en marche

(1) Harmonieux dialecte, étrange *sabir* africain, mélange d'arabe,
 d'hindou et de persan.

dans l'intérieur de l'Afrique, Stanley s'était fixé un but à atteindre, il n'épargnait pas plus sa propre personne que celle de ses compagnons, qu'ils fussent blancs, jaunes ou noirs et, dans ces péripéties, où le sort même de l'expédition se trouvait en jeu, si le combat lui était imposé par une féroce peuplade, peu lui importait qu'elle fût faible ou forte, que sa petite troupe eût en face d'elle une poignée de sauvages ou une grouillante horde de noirs démons ; alors, improvisé général, il luttait comme un lion avec fougue, avec fureur, avec rage, électrisant ses guerriers, leur insufflant pour ainsi dire la flamme incandescente qui brûlait dans ses veines en feu et par son audace fantastique le héros, jouant comme en un audacieux coup de dé à la mort ou au triomphe, brisait l'obstacle, forçait en quelque sorte la victoire, remportée comme par miracle sur l'ennemi terrifié, fuyant éperdu pour échapper au maudit sortilège du « Tout-puissant ».

Ce qui contribue à mettre en relief l'originale figure de Stanley, c'est que le célèbre défunt n'a pas eu la vocation de l'explorateur comme James Bruce, René Caillé, Oscar Lenz, Serpa Pinto, le marquis de Morès, Crampel, Sven Hedin et tant d'autres. Il en avait par moment le feu sacré qui l'enflammait et l'incitait alors à de merveilleux exploits ; mais, avant tout, il est demeuré le type achevé du reporter *fin de siècle*. Avec les volumes qu'a écrits ce fertile narrateur d'aventures vécues, dépassant par leur saisissante vérité le pathétique des romans de cape et d'épée, on remplirait presque une bibliothèque ; les plus connus sont :

How I found Livingstone (1872) ; fr. *Comment j'ai retrouvé Livingstone* (1874). — *Through the Dark continent* (1878) ; fr. *A travers le Continent mystérieux* (2 vol. 1879). — *The Congo and the founding of its Free State* (1885) ; fr. *Cinq années au Congo, 1879-1884* (Bruxelles, 1885). — *In Darkest Africa* (1890) ; fr. *Dans les ténèbres de l'Afrique* (2 vol. 1890). — *Emin-Pacha and the rebellion at the Equator*, avec Jehnson (1890). — *Mes compagnons noirs et leurs étranges légendes* (1893). On doit encore à Stanley

une biographie de Livingstone ; son dernier ouvrage a pour titre : *A travers l'Afrique australe* (1898) (1).

Quant à sa manière d'écrire, elle est primesautière, nerveuse, pétillante de feu et de vigueur, fougueuse et téméraire par instants, comme le héros même, qui souvent lâchait d'une main fébrile son fusil pour saisir la plume, et une fois de plus se vérifie le célèbre aphorisme de Buffon : « Le style c'est l'homme. »

Chaque explorateur-écrivain a sa manière originale de narrer ses aventures. C'est en quelque sorte le miroir où se reflète son caractère propre.

« Nordenskjöld est net, rempli de faits scientifiques sans « ornement aucun ; Livingstone, lui, a cette douce philosophie du pasteur protestant, évangélisant partout et quand « même ; Stanley, le reporter, est journaliste avant tout (2). »

Enfin cet explorateur, à tempérament de fondateur d'empires, s'est trouvé activement mêlé à la grande politique et ses stupéfiantes explorations, en ouvrant des horizons infinis aux ambitions des grands États européens, ont préparé le colossal partage de l'Afrique entre les puissances coloniales, souvent après à la curée et plus d'une fois prêtes à se disputer, les armes à la main, cette proie gigantesque : un continent !

Mais dans cette ardente chasse à l'inconnu, au cours de cette terrible lutte contre la nature et souvent aussi contre l'homme, le César des explorateurs ne recule devant aucun moyen comme devant aucun péril : les mitrailleuses *Maxim*, ainsi que les fusils perfectionnés, font leur œuvre de destruction, anéantissant les villages réduits en poudre, et fauchent dans une lutte inégale les tribus d'indigènes, parfois anthropophages, armés de sagaies ou de flèches et assez téméraires pour essayer de barrer la route à l'impétueux

(1) C'est à titre de simple touriste qu'en 1898 Stanley fit un dernier voyage dans l'Afrique du Sud.

(2) *Les explorateurs modernes*, par F. de Croze et A. Sainval : *Marchand, Gallieni, Livingstone, Stanley*.

explorateur (1), à l'invincible conquérant. La torrentueuse colonne, entraînée par ce capitaine à la volonté cuirassée de fer, poursuit sa marche rapide, précipitée, irrésistible comme une avalanche vertigineuse, qui broie tout obstacle rencontré sur son foudroyant passage. Trop nombreuses, hélas ! (il faut bien l'avouer) furent les traces de sang que diverses expéditions, facilement victorieuses, conduites par Stanley ou ses lieutenants, laissèrent derrière elles ! Voilà le revers de la médaille, que n'ont connu ni le Portugais Serpa Pinto (2), qui, lui aussi, a traversé l'Afrique d'un Océan à l'autre et figure au premier rang des intrépides « Africanistes » de la Lusitanie, marchant sur les traces de leurs illustres devanciers des xv^e et xvi^e siècles, ni notre compatriote Savorgnan de Brazza (3), qui a doté la France d'un

(1) « C'était toujours la même faim de chair humaine qui exaltait « les indigènes. — Nous mangerons aujourd'hui de la viande des gens « du Soleil, disaient-ils, Oho ! de la viande ! » *Stanley*, Burdo, p. 222. — « Les cannibales pourchassent la caravane comme un gibier, s'en-« voyant des invitations pour le banquet dont elle sera la pièce de « résistance. » *Lettres de H. M. Stanley* (extraites du *Daily Telegraph*), « Introduction, XIX. Paris, 1878.

(2) Alexandre-Albert da Rocha de Serpa Pinto, né au château de Polchras, district de Vizeu, le 20 avril 1846, mort, avec le grade de général, à Lisbonne, le 29 décembre 1900. Cet explorateur portugais est surtout connu par son voyage (1877-1879) de Benguela à Durban par Bihé, d'abord en collaboration avec Capello et Ivens, ses compatriotes, puis seul. La relation en a été publiée en français sous le titre : *Comment j'ai traversé l'Afrique* (1881) par le major Serpa Pinto, qui avait reçu les grandes médailles d'or des Sociétés de Géographie de Paris et de Lisbonne et était membre correspondant de l'Académie des Sciences. Nommé gouverneur général du Mozambique, en 1889, il eut des démêlés retentissants avec le consul anglais, Harry Johnston. « L'héroïque explorateur restera dans l'histoire une des gloires les « plus pures du Portugal, parce que, fidèle aux généreuses traditions « de son pays, il eut toujours à cœur de maintenir à ses périlleuses « entreprises un caractère essentiellement scientifique et humani-« taire. » *Le Major Serpa Pinto*, par Joseph Joubert, *Revue française* Paris, février 1901.

(3) Dans un passage de sa correspondance, Savorgnan de Brazza, racontant sa rencontre avec Stanley, a clairement indiqué le caractère propre de sa méthode : « Je n'ai jamais eu, écrit-il, l'habitude de « voyager dans les pays africains en guerrier comme M. Stanley, tou-« jours accompagné d'une légion d'hommes armés. M. Stanley avait

vaste empire équatorial au Congo ; rien ne ternit la belle et pure mémoire de ces héros, parvenus à force de mansuétude et d'humanité à se concilier les indigènes au cours de leurs paisibles explorations ou de leurs conquêtes pacifiques et, comme l'a fait avec vérité observer Élisée Reclus, « certainement l'Afrique serait déjà découverte dans son entier, si tous les Blancs qui ont pénétré dans le pays avaient su être justes envers les indigènes et frayer ainsi la route à leurs successeurs. » C'est peut-être là un des motifs pour lesquels Stanley, devancé par Savorgnan de Brazza (1) à Stanley-Pool en 1882, eut le mauvais goût, dans un banquet offert à Paris par des Américains, de parler de son modeste rival comme d'un « mystificateur », aux dépens duquel il essaya de faire rire les convives mis en gaité. Il alla même jusqu'à tenter, dans un de ses ouvrages, de tourner en ridicule « ce pauvre va-nu-pieds, qui n'avait de remarquable que son uniforme en loques et un grand chapeau déformé, n'ayant même pas l'air d'un illustre personnage déguisé en vagabond, tant sa mine était piteuse ! » Propos mesquins, inspirés par la jalousie, petitesesses qu'il vaut mieux oublier et dont d'ailleurs Valbert s'est spirituellement vengé (2), en répondant avec à propos : « Il nous paraît, quant à nous, que, si M. de Brazza a laissé ses souliers en Afrique, M. Stanley, lui, y a laissé une bonne partie de son tact et de son esprit. C'est là une perte moins facile à réparer ! » Ce gueux, ce mendiant décharné, au visage hâve, portait sous sa vareuse en haillons un simple morceau d'étoffe rouge, bleue

« pris l'habitude de se faire respecter à coups de fusil. Je voyageais, moi, en ami et non en belligérant. C'est pourquoi j'ai pu faire cette conquête pacifique qui a tant surpris l'explorateur américain. »

(1) « On disait même que Stanley était décidé à provoquer de Brazza en duel, s'il le rencontrait. Cette attitude a obligé le Roi des Belges à donner des instructions très précises à son agent sur la conduite à tenir à l'égard du Français : il lui a recommandé le plus grand calme et toute la modération possible. » *L'Afrique pittoresque. — Le continent africain et les îles. — Le Congo*, p. 316, par Victor Tissot. Paris 1888.

(2) Valbert, l'académicien Victor Cherbuliez. — Article paru à l'époque dans la *Revue des Deux-Mondes*.

et blanche; mais le pavillon tricolore à la trame effilochée, aux couleurs fanées, c'était quand même un glorieux emblème libérateur, le drapeau de la France!

Mais laissons là ces regrettables faiblesses de caractère, sur lesquelles il vaut mieux ne pas insister, et voyons quelles étaient les idées de Stanley dans l'ordre métaphysique et, par exemple, au sujet de la Religion. En effet, avec un personnage de sa stature morale, de son envergure intellectuelle, certes une des figures les plus colossalement puissantes de l'époque moderne, peut-être de tous les temps, comparable dans sa sphère aux plus grands hommes de l'Histoire, à un Aristote, à un Alexandre de Macédoine, à un Copernic, à un Michel-Ange, à un Cuvier, à un Goëthe, à un Champollion, à un Pasteur, à un Édison, on a un intérêt majeur à savoir si ce génial explorateur était croyant, animé de sentiments religieux. Or, Stanley ne s'est jamais targué d'athéisme ou même d'indifférence en matière de foi, bien au contraire! Quiconque d'ailleurs parcourt ses ouvrages, reconnaît vite que le Roi des explorateurs avait ce que nous appellerons le sentiment du divin, du surhumain, du céleste au delà!

Voici, entre autres, à cet égard, un passage caractéristique, tiré de son livre, *A travers le Continent mystérieux* : c'est au lendemain du jour où les Chutes de Stanley ont pu être franchies après d'héroïques efforts et les plus grands dangers au cours du combat de la colonne contre les éléments et les sauvages tribus riveraines :

« La lutte se continua d'arbre en arbre jusqu'au coucher du soleil. A ce moment, l'ennemi était repoussé et nous étions sûrs d'avoir une nuit tranquille.

« Nous pûmes alors nous reposer avec un profond sentiment de gratitude (je parle pour moi) envers Celui qui veillait sur nous dans la lutte; et *mon humble prière* Lui demanda de nous continuer Sa protection pendant les heures terribles que nous réservait l'avenir. »

Nous avons parlé du manque d'humanité à l'égard des indigènes, reproché à l'explorateur, que certains écrivains ont volontiers « chargé », en le représentant comme animé

d'instincts vraiment sanguinaires (1). Peut-être, dans cet ordre d'idées, Stanley s'est-il montré lui-même avec imprudence son plus grand ennemi, en livrant à ses détracteurs des armes bien dangereuses tirées de son propre arsenal. Sir Harry Johnston, qui, comme nous l'avons dit déjà, suivit le célèbre voyageur dans plusieurs de ses explorations, fait remarquer, témoin à décharge, que Stanley s'est piqué au jeu comme *reporter* sensationnel et a sans doute voulu tenir dans ses récits « montés en couleur » le record du pathétique, en brochant sur les épouvantables périls courus par l'aventureux chef et sa poignée de braves dans des combats meurtriers avec les hordes féroces sur les rives du Victoria-Nyanza ou du Haut-Congo. « Si on avait pu, écrit « sir H. Johnston (2), connaître définitivement la froide « vérité, on aurait probablement trouvé que du commence-
« ment à la fin de ses diverses expéditions — dans toutes les
« explorations qui furent effectuées sous sa propre direc-
« tion — il n'a été responsable que de la mort de six à sept
« cents nègres entre les années 1870-1890 ; et encore tous
« ces nègres tombèrent-ils victimes de leurs attaques contre
« Stanley Pendant son voyage à la recherche d'Emin-Pacha
« (1886-1890), des cruautés furent infligées à des naturels dans
« le district de l'Arouhouimi par un ou deux officiers anglais
« de son expédition ; mais ces faits se passèrent *en l'absence*
« *de Stanley* et ils se produisirent en *opposition absolue* à
« son système. »

Ces derniers mots sont sans doute une allusion voilée aux graves accusations dont a été l'objet le major Barttelot (3) à pro-

(1) « Il était naturellement ami du Nègre, par contre a écrit, en « parlant de Stanley, Sir Harry Johnston, et en réalité il s'attendrissait « beaucoup plus facilement sur les droits des Noirs et les torts dont « ils pouvaient être victimes que sur les sentiments qu'éprouvaient « les Blancs..... Je n'ai jamais connu aucun autre explorateur africain « loué plus universellement par *les noirs* que Stanley. » — *Good Words*, p. 535.

(2) *Good Words*, p. 534.

(3) Tué le 19 juillet 1888 à Unaria (Chutes Stanley) par un des indigènes Manyouémas, fournis à l'expédition par Tippto-Tib.

pos d'inqualifiables agissements de sa part (?) à Yambouya ; on sait que cet officier fut accusé d'avoir photographié des scènes d'exécution sommaire d'indigènes placés devant son objectif. Stanley a cependant opposé des démentis absolus à ces allégations d'odieuse barbarie formulées contre son lieutenant, dont « les dehors, dit-il, montraient un caractère vaillant, « hardi, peut-être jusqu'à la témérité (1) ». Voici d'ailleurs ce que l'explorateur a écrit de la station de Mslata (sud du lac Victoria) à M. de Winton, le 31 août 1889 : « Quant « aux atrocités du Congo, je ne sais qui a imaginé l'horrible « raconter auquel on a mêlé les noms de Jameson et du « major Barttelot. C'est une absurdité, un *canard* à sensa- « tion. Est-ce M. Wilmot Brooke ou Assad Ferran, qui a « trouvé l'histoire d'une femme dont l'exécution aurait été « différée pour qu'un photographe disposât son appareil ? « Cela vous surprendrait-il d'apprendre qu'il n'y avait pas « le plus petit appareil photographique dans le camp de « Yambouya, ni dans un rayon de 800 kilomètres autour « des chutes Stanley, soit au nord, soit au sud, à l'est ou à « l'ouest ? Il n'y en avait ni dans ce moment-là, ni dans les « environs de cette époque. »

Rien ne permet de supposer, en présence d'une affirmation aussi catégorique, que l'illustre explorateur ait sciemment « fardé la vérité » pour laver le major anglais d'infamies aussi révoltantes.

Mais quittons vite ce triste sujet et considérons maintenant l'imposante grandeur et l'aspect vraiment monumental de l'œuvre gigantesque édifiée par Stanley. Pour bien en saisir l'extraordinaire importance, il est bon de rappeler en quelques mots combien vagues, obscurs et souvent fantaisistes étaient les connaissances des savants sur l'intérieur du noir continent avant les grandes explorations des célèbres voyageurs africains et de notre héros en particulier. La Science, trois cents ans après les glorieuses conquêtes des Portugais Vasco

(1) Ce langage, favorable au major Barttelot ne concorde pas avec l'hostilité *injustifiée* (?) que M. Walter George Barttelot, comme nous l'avons dit plus haut, prête à Stanley à l'égard de son frère le Major.

de Gama et Cabral, ne possédait guère encore dans ce domaine de la géographie de l'Afrique que les notions fournies par les intrépides navigateurs de la Lusitanie (1) ; les meilleures cartes, comme celles de Guillaume Delisle et de Bourguignon d'Anville, fourmillant de noms sur les côtes, ne présentaient que lacunes à l'intérieur. Dans d'autres, par exemple, imprimées à Amsterdam au XVIII^e siècle, dans les éditions du fameux ouvrage de Bossuet *Discours sur l'histoire universelle*, on voit un Niger fantastique débouchant dans l'estuaire du Sénégal, un Sahara invraisemblable arrosé de fleuves importants, au cœur de l'Afrique, des lacs aussi vastes qu'imaginaires, d'où s'échappent le Nil, le Zaïre (Nzadi), le *Poderoso* ou « Puissant », comme l'appellèrent les premiers navigateurs, et multitude d'affluents merveilleux, inventés par l'esprit fertile des cartographes de l'époque, tablant sur le problématique (2) !

Le Tanganyka, il est vrai, était depuis longtemps connu des Portugais et des Arabes ; mais les cartes et les documents des derniers siècles le confondaient avec d'autres lacs, par exemple avec le Nyassa. « On fit même, a observé « Élisée Reclus (3), des trois bassins Nyassa, Tanganyka et « Nyanza une seule Méditerranée se développant du nord « au sud sur plus de treize degrés de latitude : c'était le lac « d'Ou-Nyamezi, tel qu'il est figuré encore dans la deuxième « moitié de ce siècle sur la carte d'Erhardt et de Rebmann. »

En 1826 Jomard, le fondateur de la Société de Géographie (de Paris) et un des principaux collaborateurs à l'ou-

(1) « Après Bartholomeu Diaz et Gama, on ne connaissait encore « que les côtes de l'immense continent ; avec le XVI^e siècle vont com- « mencer les reconnaissances intérieures. Pendant longtemps elles « seront bien lentes et peu étendues... Cet état de choses, qui laisse « en blanc la plus grande partie de l'Afrique, dure jusqu'à la fin du « XVIII^e siècle. » *Nouveau dictionnaire de Géographie universelle*, par Vivien de Saint-Martin. — *Afrique* (historique).

(2) Dureau de la Malle donnait encore au début du XIX^e siècle les raisons sur lesquelles il se fondait pour croire à la jonction du Niger et du Nil à travers le continent africain. — *Géographie physique de la mer Noire, de l'intérieur de l'Afrique et de la Méditerranée*, 1807.

(3) *Nouvelle Géographie Universelle*. — *Afrique méridionale*, ch. IV, Congo, p. 157.

vrage monumental *Description de l'Égypte*, déclarait : « On
« ne connaît encore qu'une cinquième partie du continent afri-
« cain, une étendue de 28.000 lieues carrées sur 1.400.000. »

Dans la première moitié du XIX^e siècle, le grand géographe Karl Ritter (1) était encore justifié à écrire : « Le plateau de
« l'Afrique, autant que nous pouvons l'induire de nos con-
« naissances, n'est traversé dans sa largeur par aucun
« fleuve et n'est par conséquent nullement divisé. Vaine-
« ment a-t-on essayé, jusqu'à ce jour, de pénétrer dans l'inté-
« rieur du plateau ; à peine quelques voyageurs furent-ils
« assez heureux pour arriver jusqu'à ses bornes. »

Et exprimant un noble vœu, que l'on devait voir bientôt se réaliser, M. Xavier Marmier (2) disait en 1879, à propos de cette Afrique qui a défié tant de généreuses ambitions et hélas ! causé aussi tant de deuils :

« Encore un Livingstone au milieu de l'Afrique, aux deux
« côtés de la ligne équinoxiale, encore un effort, une heu-
« reuse campagne, et tous les doutes seront éclaircis, toutes
« les jonctions des lacs et des fleuves reconnues, toutes les
« routes, sinon pleinement ouvertes, au moins indiquées. La
« Victoire enfin couronnera les labeurs de la croisade scien-
« tifique, si active depuis un demi-siècle ! »

Comme l'avancait dernièrement, dans une grande revue maritime de Madrid (3), un des officiers écrivains les plus distingués de l'armée espagnole, « les connaissances qu'avait
« l'Europe il y a encore trente ans sur l'intérieur du conti-
« nent africain n'étaient guère plus étendues que celles qu'on
« possédait au temps d'Hérodote... Prenons une carte de
« l'Afrique, antérieure à la Révolution de septembre (1868),
« et nous verrons, répartis sur toutes les côtes, des noms

(1) *Géographie générale comparée dans ses rapports avec la Nature et avec l'Histoire de l'Homme*, par Karl Ritter. Traduit de l'allemand par E. Buret et Ed. Desor, Paris, 1836, T. I. 1^{re} partie, p. 122. — « Le Plateau ou la Haute-Afrique. »

(2) *Nouveaux récits de voyage*, par Xavier Marmier, de l'Académie française, ch. VII, p. 240, *l'Afrique équatoriale*, Paris, 1879.

(3) *Posesiones españolas en Africa occidental*, par J. Gutiérrez Sobral, Teniente de N. de 1^o. *Revista general de Marina*, Madrid, août 1904.

« indiquant des factories, des possessions et des stations
 « maritimes, tandis que, dans l'intérieur, sur une étendue
 « de nombreux degrés au nord et au sud de l'Équateur, tout
 « est blanc, tout est occupé par une seule rubrique, ainsi
 « conçue : *Pays inconnus!* »

C'est donc justice de reconnaître que ce sont les voyages de Burton et de Speke, puis les explorations de Livingstone et ensuite les magnifiques découvertes de Stanley qui ont enfin dissipé les nuages opaques obscurcissant cette immense région lacustre; le premier, Stanley a fait le tour de l'admirable Victoria-Nyanza (1) et en a donné approximativement le relevé géographique, en décomposant cette spacieuse mer intérieure en ses trois éléments principaux.

En outre, Stanley a découvert successivement la vaste nappe d'eau de l'Albert-Édouard, avec son prolongement marécageux du lac Duvéru en forme de golfe profond, ainsi que l'Elgon et la majestueuse chaîne du Rouvenzori, mont culminant du continent africain, dont ni Samuel Baker, ni Gessi, ni Mason, circumnaviguant le lac Albert, n'avaient même soupçonné les cimes neigeuses, il est vrai, enveloppées de brumes profondes, cachées par d'épais nuages la plus grande partie de l'année. Stanley a, en outre, reconnu définitivement l'existence de la grande rivière la Semliki, émissaire du lac Albert-Édouard, annuellement grossie par les innombrables torrents issus du versant est de ces mêmes montagnes, faisant bénéficier le Nil de tout ce qui se condense sur la couronne colossale du Rouvenzori. C'est ce que faisait ressortir, dans un article nécrologique sur cet explo-

(1) « Il était réservé à Stanley de confirmer pleinement les conjectures de Speke, en exécutant la complète circumnavigation du lac (Victoria) en huit jours, au cours du printemps de 1875. Il a ainsi démontré l'unité de cette vaste mer intérieure, qui est supérieure en superficie à la surface de la Bavière et de l'Écosse ensemble. » *Stanford's Compendium of Geography and Travel — Africa — by Keith Johnston*, London, 1884, p. 318.

(2) M. Moore, qui, comme nous l'avons dit, fit en 1900 l'ascension du Rouvenzori, estime que, dans l'état actuel des connaissances, il serait téméraire de prétendre préciser l'altitude de cette chaîne de montagnes.

rateur, la *Revue de Géographie* (1), en disant que Stanley prouva que « toutes les eaux de l'extrémité sud-ouest du « bassin du Nil vont au lac Albert-Édouard et que la Semliki « les porte de ce lac au lac Albert ». Sa merveilleuse carrière de *découvreur* demeure donc incomparable.

Il est vrai que Schweinfurth, d'illustre mémoire, des Italiens, Miani et Piaggi, avaient devancé Stanley dans la découverte de la vaste région congolaise, caractérisée par son océan sylvestre ; mais, d'une part, le grand explorateur a complété avec ampleur les notions limitées que Schweinfurth, comme nous l'avons dit, avait données sur les curieuses peuplades naines des « Pygmées » et, de l'autre, il est incontestable que la grandiose réputation attachée au nom de Stanley et le récit vigoureusement coloré de sa dramatique odyssée ont, en quelque sorte, révélé au monde l'existence de la « Grande Forêt », connue (d'ailleurs bien imparfaitement avant lui) de la seule élite des savants.

Bref, c'est bien à Stanley que revient l'honneur d'avoir, dans une magistrale et lumineuse *synthèse*, déterminé l'orographie et l'hydrographie de la région des « Grands Lacs », reconnu la ligne de partage des eaux des deux immenses bassins du Nil et du Congo, constaté que l'Albert-Nyanza ne communique nullement avec le Tanganyka, découvert le cours du Congo (2) de Nyangoué à Issanghila, résolvant ainsi le plus grand problème africain ou plutôt le plus grand problème géographique du siècle, enfin établi que le Loualaba (Kamolondo), déversoir d'un long chapelet de lacs intermittents, au lieu d'être le Haut-Nil, suivant la supposition erronée de Livingstone (3), qui l'avait appelé *Webb's river*,

(1) *Nécrologie. Stanley*, Paris, 1^{er} juin 1904.

(2) « C'est à Stanley que nous devons de connaître cette unique voie « de pénétration dans quelques-uns des districts les plus reculés de « l'Afrique, voie que nous fournit, avec ses nombreux tributaires, ce « puissant fleuve (le Congo). » *Stanford's Compendium of Geography and Travel*, déjà cité, p. 355.

(3) Livingstone disait, en 1869 : « Le Loualaba coule au nord pour « se rendre probablement dans la partie orientale du Nil, qu'a décou- « verte Baker. » — (*Dernier journal*, 1876, T. II, p. 16.)

forme (comme le présumait déjà Cameron) (1), la branche mère ou le bras supérieur même du Zaïre (2) ou Congo.

Et, à propos de cette fameuse découverte, l'heureux explorateur, incapable de maîtriser une émotion bien naturelle et un légitime orgueil, s'écriait, comparant le grandiose Loualaba au Mississippi, avant que le Missouri ait apporté à la *Grande Eau* son magnifique tribut aquatique :

« Un profond ravissement remplissait mon âme, tandis
 « que je contemplais ce fleuve majestueux. Le mystère
 « que la Nature cachait depuis tant de siècles et qui précoc-
 « cupait le monde scientifique attendait qu'on le dévoilât.
 « J'avais maintenant sous les yeux le fleuve lui-même
 « (le Congo) ; ma tâche consistait à le descendre jusqu'à
 « l'Océan (3). »

Des découvertes d'une portée géographique aussi formidable assurent une immortelle célébrité à leur auteur, dont le génie avait une envergure en quelque sorte titanique. Aussi l'Explorateur africain méritait-il bien de laisser son illustre nom aux deux importants points extrêmes de ses prodigieuses découvertes : *Stanley Pool* (Étang de Stanley) (4) au lac Nkouma, sur le Bas-Congo, et *Stanley Falls* (Chutes de Stanley) à la dernière des sept cataractes, au grand coude que forme le fleuve dans son cours supérieur. Quant à cette gigantesque artère fluviale même, la

(1) « Si le Loualaba est le Congo, ce qui pour moi ne fait aucun doute, etc. », écrit Cameron, qui, lui, n'était allé que jusqu'à Nyangoué. *A travers l'Afrique*, 1881, p. 516. — Et ailleurs Cameron dit : « Le Loualaba doit être une des sources du Congo ; sans lui où ce géant, qui ne le cède en énormité qu'à l'Amazone, peut-être au Yang-Tsé-Kiang, trouverait-il les deux millions de pieds cubes d'eau qu'à chaque seconde il verse dans l'Atlantique ? »

(2) « *Zaïre*, nom commun que les habitants donnent à tous les grands cours d'eau et qui ressemble en cela à ceux du Nil et du Gange. Le nom propre de ce fleuve est : *Moïenzi-Enzaddi*, c'est-à-dire le fleuve qui engloutit tous les autres. » Karl Ritter. — Ouvrage déjà cité, p. 374.

(3) *A travers le Continent mystérieux*, 1880, T. II, p. 107.

(4) « La grande expansion lacustre du Congo, vaste étang qui occupe un espace de trente mille carrés, immensité qui représente le triple de la superficie du lac de Genève. » *Stanley*, Burdo, p. 241.

vieille appellation de Zaïre était remplacée définitivement par celle de *Congo*, Stanley n'ayant pu réaliser le généreux projet qu'il avait noblement conçu : soit substituer au nom actuel du puissant fleuve celui de son émule en renommée, Livingstone (1).

La majestueuse gloire de Stanley rayonnant à travers les siècles restera impérissable, gravée qu'elle est à jamais en lettres d'airain sur le Livre d'Or de la Géographie et des plus fameuses Découvertes terrestres.

Pénétrée de gratitude, la Postérité ne peut manquer de confondre dans un même et juste tribut d'admiration le découvreur du Nouveau-Monde et le *Christophe Colomb* (2) de l'Afrique Équatoriale !

(1) « Après avoir fait sa mémorable traversée du continent, Stanley « proposa un autre nom, celui de Livingstone, son illustre devancier ; « mais cette proposition n'a pas été ratifiée par l'usage ; dans la « nomenclature géographique la dénomination généralement adoptée « est celle du *Congo*. » — Élisée Reclus. *Nouvelle Géographie Universelle*, ch. iv, *Congo*, p. 143.

(2) L'an dernier, au VIII^e Congrès international de Géographie, tenu à Washington, le président, le commandant Rob. E. Peary, parlant, dans le discours de clôture, de la recherche du Pôle Nord et des grandes découvertes géographiques, a heureusement associé en un même tribut d'éloges le nom de *Colomb* et celui de *Stanley*.